

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Quatrième décaméron.

Description

Copie avec corrections autographes, Cracovie, Arch. Narodowe, Arch. Krzeszo. Pot., 292.

Consultation

<https://searcharchives.pl/29/635/0/3.2/292?q=jan+potocki+XSKANro:t&wynik=28&rpp=15&page=2#tabSkany>

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 313-401 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 507-632.

QUATRIEME DÉCAMÉRON¹

MANUSCRIT DE SARAGOSSE

TRENTE ET UNIÈME JOURNÉE

En m'éveillant, j'aperçus dans la vallée le camp des Bohémiens, et j'y distinguai des mouvements, qui m'annonçaient qu'ils allaient quitter ce lieu pour recommencer leurs courses vagabondes. Je m'empressai donc de les joindre. Je m'attendais à quelques questions sur une absence de deux nuits, l'on ne m'en fit pas et chacun ne me parut occupé que des préparatifs du départ.

Lorsque nous fûmes à cheval, le Cabaliste nous dit : " Pour le coup je puis vous promettre, que nous jouirons aujourd'hui de la conversation du juif errant. Mon pouvoir n'est pas encore anéanti comme le drôle l'imagine. Il était déjà près de Tarudant, lorsque je l'ai forcé à revenir sur ses pas. Il rechigne & marche le² plus lentement qu'il peut ; mais j'ai des moyens de le faire aller plus vite. " Alors il tira de sa poche un livre, où il lut, je ne sais quelles formules barbares, et bientôt nous aperçûmes un homme sur le sommet d'une montagne.

" Le voyez vous (dit Uzeda) le paresseux le coquin. Vous allez être témoins de la façon dont je vais le traiter. " Rebeca demanda grâce pour le coupable, et son frère parut s'adoucir. Le Juif étant arrivé près de nous, en fut quitte pour quelques reproches assez vifs, que le Cabaliste lui fit dans une langue que je n'entendais pas. Ensuite il lui ordonna de se tenir près de mon cheval & de reprendre son histoire à l'endroit, où il l'avait laissée. L'infortuné vagabond ne répliqua pas & commença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Je vous ai dit, qu'il s'était formé à Jérusalem une secte d'Herodiens, qui soutenaient qu'Herode était le Messie et j'avais promis de vous instruire du sens que les juifs attachaient à ce mot. Je vous dirai donc que³ Messie en hébreu veut dire, Oingt, frotté d'huile, et Christos est la traduction de ce nom en Grec. Jacob se reveillant après sa fameuse vision, répandit de l'huile sur la pierre, où sa tête avait posé⁴, et il appella ce lieu Bethel, où maison de dieu. Vous pouvez voir dans Sanchoniaton que Scham inventa les Betyles, où pierres animées. On croyait alors que l'esprit divin remplissait aussitôt, tout ce qui était consacré par l'onction. On oignit les Rois, et Messie devint le synonyme de Roi. Lorsque David parle du Messie, c'est lui même qu'il a eû en vue, comme l'on peut s'en convaincre dès son deuxième psaume

¹ Cette copie de 210 p. avec corrections aut. est reliée en maroquin rouge avec tranches et ornements dorés ; au dos : " QUATRIEME DECAMERON ". Elle est composée de 10 cahiers de 12 f., sauf le troisième qui compte 10 f., le septième qui compte 8 f. et le dernier qui compte 2 f. La première garde est paginée. Les cahiers ont été numérotés par Potocki.

Le filigrane est : J LARKING 1805

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

² *Interl. aut.*

³ *Biffé* : le

⁴ *Surch. aut.* : porté

Mais lorsque le Royaume des Juifs, divisé puis envahi, devint le jouet des Puissances voisines, surtout lorsque le peuple fut conduit en captivité, les Prophètes le consolait en lui disant, qu'un jour n'aitroit⁵ un Roi⁶ de la race de David, qui abaisserait l'orgueil de Babylone, et rendrait les Juifs triomphants

Les plus beaux édifices ne coutaient rien à l'inspiration des prophètes, aussi ne manquèrent ils pas de bâtir une future Jerusalem, digne d'être la résidence d'un aussi grand Roi, avec un temple auquel il ne manquait rien de tout ce qui pouvait rendre le culte respectable aux yeux du peuple. Les Juifs écoutaient les prophéties⁷ avec plaisir ; mais sans y attacher une grande importance. En effet comment se seraient ils intéressés à des événements, qui ne devaient avoir lieu que sous les petits fils de leurs arrières neveux.

Il paraît que les prophéties furent à peu près oubliées sous l'empire des Macedoniens, aussi n'a-t-on regardé comme Messie aucun des Macchabées, qui pourtant avaient delivré leur pays de l'oppression des Etrangers. Leurs descendants qui porterent le titre de Roi, ne passerent pas non plus pour avoir été anoncés par les prophètes

Mais il en fut autrement sous le vieux Herode. Les courtisans de ce Prince après avoir epuisé pendant quarante ans toutes les flatteries, qui lui pouvaient plaire, finirent par lui prouver qu'il était le Messie annoncé par les Prophètes. Herode fatigué de tout, excepté du pouvoir suprême, dont il devenait tous les jours plus jaloux, crut trouver dans cette opinion un moyen de reconnaître ceux qui lui étaient dévoués. Ses amis formerent donc une secte d'herodiens, dont le chef fut le fourbe Sédékias, frere cadet de ma grand mere. Vous jugez bien que mon grand père et son ami Dellius ne songerent plus à s'établir a Jerusalem. Ils firent faire un petit coffre de bronze, y renfermerent le contrat de vente de la maison de Hillel, son obligation de trente mille Dariques, avec une cession que Dellius fit à mon pere Mardochée. Puis ils y⁸ mirent leur cachet et se promirent de n'y plus penser tant que les circonstances ne seraient pas plus favorables.

Hérode mourut & la Judée fut en proie aux plus déplorables divisions. Trente chefs de parti se firent oindre, et furent autant de Messies. Quelques années après Mardochée épousa la fille d'un de ses voisins, et moi unique fruit de leur union, je vins au monde dans la dernière année d'Auguste. Mon grand pere voulut avoir la satisfaction de me circoncrire lui même et il ordonna les apprêts d'une fête assez pompeuse ; mais il avait l'habitude de la retraite. Le mouvement quil dut donner à cette occasion et sans doute aussi son grand âge furent les premières causes d'une maladie qui le conduisit au tombeau dans peu de semaines. Il rendit le dernier soupir entre les bras de Dellius en lui recommandant de nous conserver le coffret de bronze, et d'empêcher que le méchant ne jouit⁹ des fruits de sa scélératesse. Ma mere dont les couches n'avaient pas été heureuses ne survécut à son beau-père que quelques mois

Dans ce tems là les Juifs avaient coutume de prendre des noms Grecs ou Persans Je fus appelé Assuérus. C'est sous ce nom que je me suis fait connaître à Lubeck à Antoine Cotterus en l'année 1603, comme on peut le voir dans les écrits de Duduléus et j'ai pris aussi ce nom à Cambridge en l'année 1710. Comme on peut le voir dans les ouvrages du judicieux Tenzelius.

“ Monsieur Assuerus dit Velasquez, Il est aussi question de vous dans le Theatrum Europeum.

— Cela se peut bien dit le Juif, Je ne suis que trop connu depuis que les cabalistes se sont avisés de m'aller chercher jusqu'au fond¹⁰ de l'Afrique ”

Je pris alors la parole, et je demandai au Juif, quel charme il pouvait trouver à ces contrées désertes.

⁵ *Surch. aut.* : [mot illisible]

⁶ *Surch. aut.* : Prophète

⁷ *Surch. aut.* : prophètes

⁸ *Interl. aut.*

⁹ *Surch. aut.* : jouisse

¹⁰ *Biffé* : des déserts

“ C’est me repondit-il de ne point y voir d’hommes. Et si j’y rencontre quelque voyageur égaré, ou bien une famille Caffres, je connais le repaire de la lionne nourrissant ses petits. Je la conduis vers sa proie et j’ai le plaisir de la voir dévorer à mes yeux.

— Monsieur Assuerus vous me semblez avoir un assez mauvais caractere (dit Velasquez)

— Je vous en avais prevenu dit le Cabaliste. C’est le plus grand coquin du monde.

— Si tu avais vécu dixhuit siecles, dit le Vagabond tu ne vaudrais pas mieux que moi

— J’espere bien vivre plus longtems & valoir mieux que toi dit le Cabaliste ; mais laisse¹¹ là ces reflexions désobligeantes et reprend la suite de ton histoire. ” Le Juif ne répliqua plus et reprit¹² son récit en ces termes¹³

Le vieux Dellius resta près de mon Pere, que tant de pertes avaient accablé¹⁴. Ils continuerent de vivre dans la retraite ; Mais Sédékias n’était pas tranquile, la mort d’Herode l’avait privé d’un sur appui. La crainte de nous voir arriver à Jérusalem le tourmentait sans cesse. Il résolut de nous sacrifier à son repos, tout aussi semblait favoriser ses desseins ; car Dellius perdit la vue et mon pere, qui l’aimait beaucoup se renferma dans sa retraite plus qu’il n’avait jamais fait. Six années se passerent ainsi

Un jour on vint nous dire que la maison attenante à la nôtre venait d’être achetée par des Juifs de Jérusalem, & qu’elle était remplie de gens de mauvaise mine, qui avaient l’air d’assassins. Mon Pere aimant naturellement la retraite trouva dans cette circonstance de nouveaux motifs pour ne pas sortir.

Je ne sais quel bruit dans la caravane interrompit le Récit du Juif errant. Il en profita pour s’évader, et bientôt nous arrivâmes au gîte. Notre repas était préparé & même servi ; nous mangeâmes avec l’appetit ordinaire aux voyageurs, et lorsqu’on eût ôté la nappe, Rebeca s’adressant au Bohemien lui dit : “ Lorsqu’on est venu vous interrompre, vous nous disiez je crois que les deux dames s’étant assurés de n’être point vues, traverserent la rue pour entrer dans la maison du chevalier de Toledé. ” Le chef Bohemien voyant que l’on desirait avoir la suite de son histoire, en reprit le fil en ces termes.

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

J’atteignis les deux dames, lorsqu’elles étaient encore sur l’escalier, et leur ayant fait voir les échantillons et rendu compte de la commission que m’avait donnée le jaloux, je leur dis : “ aprésent Mesdames entrez reellement dans l’église. J’irai chercher l’amant prétendu, qui je crois est l’époux d’une de vous deux. Lorsqu’il vous aura vues, ne voulant pas que vous sachiez qu’il vous a suivies, probablement il s’en ira. Alors vous pouvez vous mêmes aller, où bon vous semblera ”

Les deux dames goûtèrent ce conseil. J’allai dans la boutique des Bevandes, et je dis à mon homme que les deux dames étaient réellement entrées à l’église. Nous y allâmes ensemble et je lui montrai les deux jupes de velours conformes aux échantillons, aussi bien que les dentelles. Il paraissait douter encore ; mais une des deux dames se retourna, relevant son voile avec un air de negligence. Aussitôt une satisfaction conjugale se peignit dans les traits du jaloux. Bientôt il se mêla dans la foule & sortit de l’église. Je le joignis dans la rue ; il me remercia et me donna encore une piece d’or. J’eus quelque conscience de l’accepter ; mais je craignis de me trahir. Je le suivis des yeux, puis j’allai chercher les deux dames, et je les reconduisis jusqu’à la maison du chevalier. La plus jolie voulut me donner une

¹¹ *Surch. aut.* : laissez

¹² *Biffé* : en ces termes

¹³ *Interl. aut.* : en ces termes

¹⁴ *Surch.* : accablés

pièce d'or. " Nom, Madame, lui dis-je : j'ai trahi votre amant prétendu, parcequ'en lui j'ai bien reconnu le mari et ma conscience m'obligeait à le faire ; mais je suis trop delicat pour me faire payer¹⁵ des deux cotés. "

Je revins au portail Saint Roch, & j'y montrai les deux pieces d'or, mes camarades en furent éblouis. Souvent ils avaient été chargés de commissions pareilles ; mais on ne les avait jamais aussi richement payés. J'allai porter cet or à la Caisse commune, mes camarades me suivirent pour jouir de l'étonnement de la marchande, qui fut reellement émerveillée de la vue de cet or. Elle déclara que non seulement elle nous donnerait des chataignes, tant que nous en voudrions ; mais qu'elle se fournirait de petites saucisses et de tout ce qu'il fallait pour les griller. L'espoir d'une chair aussi delicieuse, repandit la joie dans notre troupe ; mais je n'y pris point de part et me proposais de chercher un meilleur cuisinier. Cependant nous nous fournimes de chataignes. Nous retournâmes au portail de Saint Roch, l'on soupa, chacun s'enveloppa dans son menteau et l'on ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain l'une des dames de la veille, vint m'aborder et me remit un billet, me priant de le porter chez le chevalier. J'y allai et je remis ce billet à son valet de chambre. Bientôt apres, je fus moi même introduit. L'extérieur du chevalier de Toledé me prévint si fort en sa faveur, que je compris aisément que les dames ne devaient pas le voir avec indifférence. C'était un jeune homme de la figure la plus agréable. Il n'avait pas besoin de rire, pour que la gayeté se peignit dans tous ses traits. Elle y était comme empreinte¹⁶. Avec cela je ne sais quelle grace accompagnait tous ses mouvements.

Seulement on démêlait dans ses manières quelque chose de libertin et de leger, qui eut pu lui faire du tort auprès des femmes ; si chacune d'elles toujours ne se croyait faite pour fixer les plus volages

" Mon ami (me dit le chevalier) je connais déjà ton intelligence et ta delicatesse. Veux-tu entrer à mon service ?

— Cela m'est impossible (lui répondis-je) Je suis né Gentil homme et je ne puis embrasser une condition servile. Je me suis fait mendiant parce [que] c'est un état qui ne deroge point

— Bravo (répondit le chevalier) Cette façon de penser est digne d'un Castillan ; mais mon ami que puis-je faire pour toi ?

— Monsieur le chevalier (lui dis-je) j'aime ma profession, parcequ'elle est honorable et parcequ'elle me fait vivre ; mais on y fait bien mauvaise chair : vous m'obligeriez donc en me permettant de venir manger avec vos gens & partager votre desserte.

— Très volontiers, dit le chevalier. Les jours où j'attends les femmes, je renvoye¹⁷ d'ordinaire mes gens, et si ta noblesse le permettait ; j'aimerais assez que tu vinsses me servir dans ces occasions là.

— Monsieur (lui répondis-je) lorsque vous serez avec votre maitresse, je vous servirai avec plaisir, parceque celui que je trouverai à vous être utile annoblira cette action à mes propres yeux. " Ensuite je pris congé du chevalier, & j'allai dans la rue de Tolède.

Je demandai la maison du Seigneur Avadoro, personne ne sut me repondre. Ensuite je demandai Don Philippe Tinteros. L'on me montra un balcon, où je vis un homme d'un extérieur fort grave, qui fumait un cigare, et semblait compter les tuiles du palais d'Albe. Bien que la nature me parla vivement en sa faveur, je ne pus m'empêcher d'admirer qu'elle eut donné tant de gravité au pere, et si peu au fils. Il me parut qu'elle eût mieux fait d'en donner un peu à chacun ; mais ensuite je fis réflexion, qu'il fallait comme on dit, louer Dieu de toute chose, et je retournai près de mes camarades. Nous allâmes essayer les saucisses de la marchande, et j'y pris tant de goût que j'oubliai la desserte du chevalier.

Sur le soir, je vis les deux dames entrer chez lui. Elles y resterent assez longtems. J'y allai voir, si on avait besoin de moi ; mais les dames en sortaient. Je fis à la plus jolie un compliment un peu équivoque, dont elle me paya par un coup d'éventail sur la joue.

L'instant d'après, je fus abordé par un jeune homme d'un extérieur imposant que relevait encore la Croix de Malte brodée sur son menteau. Le reste de son habillement annonçait un voyageur. Il me

¹⁵ *Surch.* : passer

¹⁶ *Surch. aut.* : empreinte

¹⁷ *Biffé* : mes

demanda où logeait le chevalier de Toledé. Je m'offris de l'y conduire. Nous ne trouvâmes personne dans l'antichambre. J'ouvris la porte & j'entraï avec lui.

La surprise du chevalier de Toledé fut extrême. “ Que vois-je — dit-il ! toi,... Mon cher Aguilar¹⁸ ! à Madrid !... que je suis heureux... que fait-on à Malte ? que fait le Grand Prieur, le Grand Bailli, le Maître des novices ? que je t'embrasse donc. ” Le chevalier d'Aguilar¹⁹ répondit à toutes ses amitiés avec la même tendresse ; mais avec beaucoup de sérieux.

Je jugeai que ces deux amis souperaient ensemble. Je trouvai dans l'anti-chambre de quoi couvrir la table & j'allai chercher le souper. Lorsqu'il fut servi, le chevalier de Toledé m'ordonna de demander à son somélier deux bouteilles de vin de France mousseux. Je les apportai et j'en fis sauter les bouchons

Pendant ce tems là, les deux amis s'étaient déjà dit bien des choses, rappellé bien des souvenirs, et Toledé reprenant alors la parole dit :

“ Je ne conçois pas comment étant de caracteres opposés nous pouvons nous aimer autant. Tu possèdes toutes les vertus, et bien je t'aime comme si tu étais le plus mauvais sujet du monde. Cela est si vrai, que je n'ai fait encore aucune liaison à Madrid. Tu es toujours le seul ami que j'aye ; mais à dire vrai je ne suis pas tout à fait aussi constant en amour.

— As-tu (dit Aguilar²⁰) toujours les mêmes principes à l'égard des femmes ?

— Les mêmes principes, non pas tout-à-fait (repondit Toledé) autrefois je faisais succéder mes maitresses les unes aux autres, le plus rapidement que je pouvais ; mais j'ai trouvé que de cette manière l'on perdait beaucoup de tems. Apresent je commence une nouvelle liaison avant que l'autre soit finie et j'en ai déjà une troisieme en vue.

— Ainsi (dit Aguilar²¹) tu ne comptes jamais renoncer à ton libertinage ?

— Ma foi non, (dit Toledé) je crains plutôt qu'il ne me quitte. Les dames de Madrid, ont dans le caractère quelque chose de si pressant, de si assidu, que bien souvent, on reste plus moral qu'on ne voudrait.

— Notre ordre (dit Aguilar) est Militaire ; mais il est aussi religieux. Nous faisons des vœux comme les moines et les prêtres

— Sans doute (dit Toledé) et comme les femmes quand elles promettent d'être fidelles à leurs maris.

— Et qui sait (dit Aguilar) si elles n'en seront pas punies dans un autre monde

— Mon ami (dit Toledé) j'ai toute la foi qu'un chrétien doit avoir ; mais il y a necessairement dans tout cela quelque malentendu ; comment diable veux-tu que la femme de l'Oydor Uscaritz, qui vient de passer une heure chez moi, aille pour cela bruler une éternité ?

— La Religion (dit Aguilar) nous enseigne qu'il y a d'autres lieux d'expiations.

— Tu veux parler du purgatoire (dit Toledé) pour celui-là, je crois que j'y ai passé. C'est lorsque j'aimais cette peste de Navarra, la créature la plus fantasque, la plus exigeante, la plus jalouse, aussi j'ai renoncé aux femmes de théâtre. — Mais mon ami, tu ne manges, ni²² ne bois. J'ai vidé ma bouteille et ton verre est toujours plein. A quoi penses-tu ? Mais à quoi penses-tu don ?

— Je pensais (dit Aguilar) que j'avais vu le soleil aujourd'hui.

— Ah ! pour cela je te crois, (dit Toledé) ; car moi qui te parle, je l'ai vu tout de même

— Je pensais aussi (dit Aguilar) que je voudrais bien le voir le soleil demain.

— Mais tu le verras (dit Toledé), à moins qu'il n'y ait du brouillard.

¹⁸ *Surch. aut.* : Anguilar

¹⁹ *Surch. aut.* : Anguilar

²⁰ *Surch. aut.* : Anguilar

²¹ *Surch. aut.* : Anguilar

La faute du copiste ne se renouvelant qu'une fois, il est permis de penser que Potocki relisait le manuscrit au fur et à mesure qu'il avançait.

²² *Interl. aut.*

— Cela n'est pas bien sur (dit Aguilar) ; car je pourrai mourir cette nuit.

— Il faut convenir (dit Tolède) que tu nous apportes de Malte, des propos de table tres rejouissants.

— Helas ! (dit Aguilar) on est sur de mourir ; mais l'heure est incertaine.

— Ecoutes donc, (dit Toledé) de qui tiens-tu toutes ces agréables nouveautés ? Ce doit être un mortel d'un commerce très amusant. L'invite-t-on souvent a souper ?

— Point du tout (dit Aguilar) c'est mon confesseur, qui m'a dit tout cela ce matin.

— Tu arrives à Madrid (dit Toledé) et tu te confesses le même jour ; mais tu es donc venu pour te battre ?

— C'est cela même (dit Aguilar)

— À la bonne heure (dit Toledé) aussi bien²³ y a-t-il²⁴ longtems que je n'ai feraillé. Je serai ton second.

— Voila precisement ce qui ne peut pas être (dit Aguilar). Tu es le seul homme au monde que je ne puis pas prendre pour cela.

— Juste ciel ! (s'ecria Toledé) tu as recommencé ta maudite querelle avec mon frere.

— C'est cela même (dit Aguilar) Le Duc de Lerne²⁵ n'a pas voulu consentir aux réparations que j'exigeois, et nous nous batterons cette nuit aux flambeaux, sur les bords du Mansanarez²⁶ au dessous du grand pont.

— Bon Dieu ! (dit Toledé) avec l'accent de la douleur, faudra-t-il ce soir perdre un frere où un ami ?

— Peut-être l'un et l'autre (dit Aguilar). Nous aurons un combat à outrance, au lieu d'épées de courtes dagues, et le poignard dans la main gauche. Tu sais que ce sont des armes cruelles. ”

Toledé dont l'âme sensible cédait à toutes les impressions, passa dans un instant de la gaité la plus vive, au plus extrême desespoir.

“ J'ai prévu ta douleur (dit Aguilar) et je ne voulais pas te voir ; mais une voix du ciel s'est fait entendre en moi, & m'a ordonné de te parler des peines d'une autre vie.

— Ah ! (dit Toledé) Laisse là ma conversion.

— Je ne suis qu'un soldat (dit Aguilar) je ne sais pas prêcher ; mais j'obeis a la voix du ciel. ”

En ce moment nous entendimes sonner onze heures. Aguilar²⁷ embrassa son ami, & lui et lui [*sic*] dit : “ Toledé écoute moi, un secret pressentiment m'avertit que je perirai, mais je veux que ma mort devienne utile à ton salut. Je veux retarder le combat jusqu'à minuit. Sois alors bien attentif. S'il est possible aux morts de se faire entendre des vivants par quelques signes, sois assuré que ton ami te donnera des nouvelles d'un autre monde ; mais sois bien attentif a minuit précise. ” Ensuite Aguilar embrassa encore son ami & partit.

Toledé se jetta sur son lit, et versa bien des larmes, et moi je me retirai dans l'antichambre, assez curieux de savoir comment tout cela finirait.

Tolède se levait, regardait à sa montre, & puis il retournait à son lit et pleurait. La nuit était sombre, la lueur de quelques éclairs lointains, brillait à travers les aix²⁸ de nos volets. L'orage se rapprocha et ses terreurs ajouterent à la tristesse de notre situation. Minuit sonna & nous entendîmes frapper trois coups à notre volet²⁹.

Toledé ouvrit le volet et dit : “ Es-tu mort ?

— Je suis mort (répondit une voix sépulcrale)

— Y a-t-il un purgatoire ? (dit Toledé)

²³ *Interl. aut.*

²⁴ *Biffé* : bien

²⁵ *Surch. aut.* : Lerne

²⁶ *Surch. aut.* : Mansanaretz

²⁷ *Surch. aut.* : Anguilar

²⁸ *Surch. aut.* : haies

²⁹ *Surch. aut.* : porte

— Il y en a un³⁰, et j’y suis (repondit la même voix) ” et puis nous entendimes comme un gémissement douloureux

Tolede tomba le front prosterné dans la poussiere. Ensuite il se leva prit son menteau & sortit. Je le suivis, nous prîmes le chemin du Manzanarez³¹ ; mais nous n’étions pas encore au grand pont que nous vîmes une troupe de gens, dont quelques uns portaient des flambeaux. Tolede reconnut son frere.

“ Ne vas pas plus loin (lui dit le Duc de Lerme) tu rencontrerais le corps de ton ami. ” Tolede tomba sans connaissance : Je le vis entouré des siens, et je repris le chemin du portail. Lorsque j’y fus, je me mis a réfléchir sur ce que nous avions entendu. Le Pere Sanudo m’avait toujours dit qu’il y avait un purgatoire ; je ne fus donc pas surpris de me l’entendre dire encore, et tout cela ne me fit pas une grande impression ; je dormis aussi bien que de coutume.

Le lendemain le premier homme, qui entra dans l’église de saint Roch, ce fut Tolede ; mais si pâle et si defait qu’a peine on pouvait le reconnaître. Il fit sa priere et demanda un confesseur.

Comme le Bohemien en était à cet endroit de son récit, on le vint interrompre. Il fut obligé de nous quitter, et l’on se sépara.

TRENTE DEUXIÈME JOURNÉE

On se remit en route d’assez bonne heure, on suivit un chemin qui nous conduisit dans les vallées les plus intérieures de la chaine et au bout d’une heure l’on apperçut le [cahier] 2 Juif Assuerus, qui vint prendre sa place entre Velasquez et moi ; et qui reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L’HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Un jour l’on nous annonça un greffier Romain ; il fut introduit, & nous sûmes que mon père était accusé de haute trahison & d’avoir voulu livrer l’Egypte aux Arabes. Lorsque le Romain fut parti Dellius dit à mon père : “ Mon cher Mardochée, il est inutile de vous justifier ; car chacun est bien convaincu de votre³² innocence ; mais il vous en coutera la moitié de votre bien et il faut le donner de bonne grace. ” Dellius avait raison cette affaire couta la moitié de notre bien

L’année suivante, mon père sortant le matin de chez lui trouva devant sa porte un homme, qui semblait respirer encore. Mon Pere le fit transporter dans sa maison et voulut le rappeler à la vie ; mais il vit entrer aussitôt chez lui des hommes de la justice avec tous les habitants de la maison voisine au nombre de huit, qui jurèrent tous, avoir vu mon pere assassinant cet homme. Mon pere passa six mois en prison, et n’en sortit qu’après avoir sacrifié l’autre moitié de son bien c’est-à dire tout ce qui lui en restait

Sa maison lui restait encore ; mais il y était à peine rentré, que le feu prit chez ses méchants voisins. C’était la nuit, les voisins pénétrèrent chez lui enleverent tout ce qu’ils purent & mirent le feu partout où il n’était pas encore.

Au lever du soleil, notre maison n’était plus qu’un monceau de cendres, où l’on voyait se trainer l’aveugle Dellius avec mon père, qui me tenait dans ses bras et deplorait son malheur.

Lorsque les boutiques furent ouvertes, mon pere me³³ donna la main et me conduisit chez le boulanger, qui nous avait fourni jusqu’alors. Cet homme parut³⁴ emu de³⁵ compassion et nous donna

³⁰ *Interl. aut.*

³¹ *Surch. aut.* : Manzanavies

³² *Interl. aut.* : de votre

³³ *Interl. aut.*

³⁴ *Interl. aut.*

³⁵ *Interl. aut.*

trois pains. Nous retournâmes auprès de Dellius, qui nous dit, que pendant notre absence, un homme qu'il n'avait pu voir, lui avait dit : " Oh ! Dellius puissent vos malheurs retomber sur la tête de Sédekias, pardonnez à ceux qu'il a employé. Nous étions payés pour vous faire perir & nous avons épargné vos jours. Tenez voici de quoi vous soutenir quelque tems. " Alors cet homme³⁶ lui avait remis une bourse avec cinquante pieces d'or.

Ce secours inattendu fit plaisir à mon père. Il étendit gayement sur les cendres un tapis à demi brûlé, mit les trois pains dessus & alla chercher de l'eau dans un vase de terre à moitié brisé. J'avais alors sept ans, je me rappelle d'avoir partagé avec mon père ce moment de gaîté et d'avoir été avec lui à la citerne. J'eus aussi ma part du déjeuner.

Nous avions à peine commencé ce repas que nous vîmes venir un enfant de mon age qui pleurait et³⁷ nous demanda du pain. " Je suis dit-il fils d'un soldat Romain & d'une femme de Syrie, qui est morte en me mettant au monde. Les femmes des soldats de la même cohorte, les vivandieres m'ont donné le sein tour-à-tour. L'on y a joint apparemment quelque autre nourriture ; car enfin me voila ; mais mon Pere envoyé contre un parti de pasteur n'en n'³⁸est plus revenu, et tous ses camarades y sont restés. Le pain qu'on m'avait laissé a fini hier ; j'ai voulu en demander par la ville ; mais j'ai trouvé toutes les portes fermées ; mais comme vous n'avez plus ni porte, ni maison, j'espere que vous ne me refuserez pas. "

Le vieux Dellius, qui ne manquait aucune occasion de faire de la morale,³⁹ dit : " Il n'y a donc pas d'homme tellement miserable, qu'il ne puisse encore faire du bien à quelqu'un. Tout comme il n'y en n'⁴⁰a pas de si puissant qu'il n'ait⁴¹ encore besoin⁴² des autres. Oui mon enfant sois le bien venu, partage avec nous le pain de la misere. Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Germanus, dit l'enfant

— Puissest-tu vivre longtems, reprit Dellius. " & cette espèce de bénédiction est devenue une prophétie ; car cet enfant à bien longtems vécu & vit encore à l'heure qu'il est à Venise, où il est connu sous le nom du chevalier de Saint-Germain.

" Je le connais (dit Uzéda). Il a quelques connaissances cabalistiques. " Ensuite le Juif poursuivit en ces termes.

Lorsque nous eûmes déjeuné, Dellius demanda à mon père, si on avait forcé la porte de la cave ?

Mon Pere répondit que la porte était fermée, comme elle l'avait été avant l'incendie, et que les flammes n'avaient même pu détruire la voute, qui était au dessus de la cave. " Eh ! bien dit Dellius prenez deux pieces d'or de la bourse qu'on m'a donnée, louez des ouvriers, et construisez une cabane autour de la voute, on pourra surement employer quelques débris de l'ancienne maison. " L'on trouva en effet quelques poutres & quelques planches encore entieres. On les joignit comme l'on put, on couvrit le tout de branches de palmiers, on le tapissa de nattes, et nous eumes un abri commode. La nature n'en demande pas d'avantage dans nos heureux climats, la plus légère apparence d'un toit suffit sous un ciel aussi pur, et la plus légère nourriture y est aussi la plus saine. Ainsi l'on peut dire avec raison, que la misere n'est pas aussi à redouter chez nous qu'elle l'est dans vos latitudes, que vous appelez tempérées.

Tandis qu'on travaillait à notre habitation, Dellius porta une natte sur la rue, s'assit & joua un air sur la cithare phénicienne, ensuite il chanta une grande ariette, qu'il avait autrefois composée pour Cleopâtre. Sa voix plus que sexagenaire, eut néanmoins le pouvoir de rassembler autour de nous une foule de gens, qui trouvaient du plaisir à l'entendre. Lorsqu'il eut fini son ariette, il dit : " Oh !

³⁶ *Interl. aut.*

³⁷ *Interl. aut.*

³⁸ *Interl. aut.*

³⁹ *Biffé* : lui

⁴⁰ *Interl. aut.*

⁴¹ *Biffé* : besoin

⁴² *Interl. aut.*

Citoyens d'Alexandrie faites l'aumone au pauvre Dellius, que vos Pères ont vu premier musicien de Cleopatre & favori d'Antoine. ” Ensuite le petit Germanus porta à la ronde une petite écuelle de terre, où chacun mit son offrande.

Dellius se fit une loi de ne chanter & mendier qu'une fois par semaine. Ces jours là, tout le quartier s'y rassemblait, et l'on ne retournait chez soi, qu'après nous avoir laissé d'abondantes aumônes. Nous ne les devions pas uniquement à la voix de Dellius ; mais beaucoup aussi à sa conversation, qui était gaie, instructive, et remplie d'anecdotes. Notre destinée était donc assez supportable. Cependant mon pere s'étant trop affecté de cette suite d'infortunes, tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit au tombeau dans moins d'une année. Nous restâmes alors uniquement confiés aux soins de Dellius, et réduit à vivre de ce que lui portait sa voix déjà si vieille & cassée. Un[e] grosse toux suivie d'un enrouement complet, nous ota cette ressource dès l'hiver suivant ; mais je fis alors un petit héritage d'un parent mort à Peluse. La somme se monta à cinq cents pièces d'or, ce n'était pas le tiers de ce qui m'en revenait. Mais Dellius dit que la justice n'était pas faite pour le pauvre⁴³, et qu'il devait se contenter de ce qu'on lui accordait à titre de grace. Il s'en contenta donc en mon nom ; mais il fit si bien valoir cet argent, qu'il a suffi à mon entretien pendant tout le tems de mon enfance.

D'ailleurs Dellius ne négligea pas mon éducation, non plus que celle du jeune Germanus. Nous restions alternativement auprès de lui. Les jours où je n'étais pas de service, je fréquentais une petite école juive dans le voisinage, & les jours où Germanus était libre, il suivait les leçons d'un prêtre d'Isis appelé Chéremon. Dans la suite on le fit porte flambeau, aux mysteres de la Déesse, et il me charmait par les descriptions qu'il me faisait de ces ceremonies⁴⁴.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, nous arrivâmes au gîte, et il se perdit dans les montagnes. Sur le soir, comme nous nous trouvions assemblés et que le chef Bohemien paraissait de loisir, Rebeca lui demanda la suite de son histoire, et il en reprit le fil en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le chevalier de Toledé avait apparemment laissé beaucoup de péchés s'accumuler sur sa conscience ; car il tint très longtems le confesseur. Il le quitta baigné de larmes & sortit de l'église, en donnant toutes les⁴⁵ marques de la plus profonde contrition, en traversant le portail, il m'aperçut & me fit signe de le suivre.

Il était très grand matin, et les rues étaient encore désertes. Le chevalier prit les premières mules de louage que nous rencontrâmes & nous sortîmes de la ville. Je lui observai que ses gens concevraient de l'inquiétude d'une trop longue absence. “ Non, me répondit-il, ils sont prévenus & ne m'attendent pas.

— Monsieur le chevalier (lui dis-je) permettez moi de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier, vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvé dans votre catéchisme. Vous vous êtes confessé, sans doute l'on ne vous a pas refusé l'absolution. Mettez si vous voulez quelque réforme dans votre conduite ; mais ne vous affligez pas comme vous le faites

— Ah ! mon ami (dit le chevalier) quand une fois on a entendu la voix des morts, on a pas [*sic*] longtems à rester avec les vivants. ” Je compris alors que mon jeune patron croyait mourir bientôt, et qu'il s'était affecté de cette idée, & je pris la résolution de ne le pas quitter

Nous entrâmes dans un chemin peu fréquenté, qui traversait une contrée assez sauvage, & nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine se fit voir, le chevalier se nomma & demanda la permission de faire une retraite de quelques

⁴³ *Surch.* : les pauvres

⁴⁴ *Surch. aut.* : événements

⁴⁵ *Interl. aut.*

semaines. On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin, et on nous fit entendre par des signes qu'une cloche nous annoncerait l'heure du réfectoire. Notre cellule était fournie de livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quand à moi, je trouvai un Camaldule, qui péchait à la ligne je me joignis à lui et ce fut mon seul amusement

Le silence qui fait partie de la règle des Camaldules, ne me déplut pas trop le premier jour ; mais dès le troisième, il m'était devenu insupportable. Pour ce qui est du chevalier, sa mélancolie augmenta de jour en jour, et bientôt même il cessa tout à fait de parler.

Nous étions dans ce couvent depuis huit jours, lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail saint-Roch. Il me dit qu'il nous avait vu monter sur nos mules de louage & qu'ayant ensuite rencontré le même muletier, il avait su de lui, le lieu de notre retraite. Il m'apprit en même temps que le chagrin de m'avoir perdu, avait en partie dissipé la petite troupe, et que lui s'était mis au service d'un négociant de Cadix, tombé malade à Madrid, qui ayant eu par un triste accident, les jambes et les bras fracassés, avait besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvais plus me supporter chez les Camaldules, & que je le priais de prendre seulement pour quelques jours ma place auprès du chevalier.

Il me répondit, qu'il le ferait volontiers ; mais qu'il craignait de manquer au négociant de Cadix, qui l'avait pris à son service, qu'on l'avait engagé sous le portail saint Roch, et qu'une pareille action pouvait faire tort à la société qui s'y rassemblait.

Je lui répliquai que je pouvais prendre sa place chez le négociant, j'avais d'ailleurs su prendre de l'autorité sur mes camarades, & celui-ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le chevalier, auquel je dis, que des affaires importantes me forçaient à retourner passer quelques jours à Madrid, & que pour ce temps là, je lui laisserai un camarade, dont je répondais, comme de moi même. Le chevalier, qui ne parlait pas, me fit comprendre par signes qu'il consentait à l'échange.

J'allai donc à Madrid, & je me rendis aussitôt à l'auberge, que m'avait indiqué[e] mon camarade ; mais je trouvai que l'on avait transféré le malade chez un fameux med[e]cin qui demeurait dans la rue saint Roch. Je n'eus pas de peine à le trouver. Je dis que j'étais venu à la place de mon camarade Chiquito⁴⁶, que je m'appellais Avarito, et que je rendrais les mêmes services, & avec la même fidélité.

On me répondit que mes services seraient acceptés ; mais qu'il fallait tout de suite que j'allasse dormir, parceque j'aurais à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc, & le soir je me presentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade, que je trouvai étendu sur son lit dans une attitude fort gênante, & ne pouvant faire usage d'aucun de ses membres, à l'exception de la main gauche. C'était d'ailleurs un jeune homme d'une figure intéressante, et il n'était pas proprement malade ; mais ayant eu les membres fracassés, il y ressentait de grandes douleurs. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances en l'amusant & le distrayant autant qu'il m'était possible, enfin je fis si bien qu'il consentit à me raconter son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Je suis le fils unique de Gaspard Soarez, le plus riche négociant de Cadix. Mon pere dont l'humeur est naturellement austere & rigide, exigeait que je ne fusse occupé, que des affaires du comptoir. Il ne voulait pas que je prisse part aux amusements, que se permettent⁴⁷ les fils des premières maisons de Cadix. Desirant lui plaire en tout, je fréquentais peu le spectacle, et je n'étais jamais de ces grandes parties de plaisir, auxquelles dans les villes de commerce l'on consacre la plupart des jours de dimanche

Cependant comme l'esprit a besoin de délassement, j'en cherchai dans la lecture de ces livres agréables ; mais dangereux, que l'on connaît sous le nom de Romans. Le goût que j'y pris, me donna

⁴⁶ *Surch. aut.* : Chignito

⁴⁷ *Biffé* : volontiers

beaucoup de disposition à la tendresse ; mais comme je sortais peu, & qu'il ne venait pas de femmes chez nous, je n'avais pas d'occasion de disposer de mon cœur.

Mon père se trouva avoir des affaires à la cour, et crut que ce serait une bonne occasion⁴⁸ de me faire voir Madrid. Il m'annonça donc le projet qu'il avait formé de m'y envoyer. Je fus loin de m'y opposer, j'étais charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir & de la poussière de nos magasins.

Lorsqu'on eut fait tous les préparatifs du voyage, mon père me fit venir dans son cabinet et me tint ce discours : “ Mon fils vous allez dans un pays, où les négociants ne jouent pas comme à Cadix le premier rôle, & ils ont besoin d'une conduite très grave & décente⁴⁹, pour n'y pas voir⁵⁰ ravalé un état qui les honore, puisqu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie, ainsi qu'à la force réelle du Monarque. Voici trois préceptes que vous observerez fidèlement, sous peine d'encourir mon indignation.

Premièrement je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles, ils croient nous honorer, lorsqu'ils nous adressent la parole & nous disent quelque chose. C'est une erreur dans laquelle il ne faut pas les laisser, puisque notre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire

Secondement je vous ordonne de vous faire appeler Soares tout court, et non pas Don Lope Soares. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant, elle consiste toute entière dans l'étendue de ses relations, & la sagesse de ses entreprises.

Troisièmement je vous défends de jamais tirer l'épée, l'usage le voulant, je consens à ce que vous en portiez une. Mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements, aussi n'ai-je jamais voulu que vous prissiez une seule leçon de l'art dangereux de l'escrime.

Si vous contreveniez à quelqu'un de ces trois points, vous encoureriez par là même mon indignation ; mais il en est un quatrième sur lequel vous devez aussi m'obéir, sous peine d'encourir non seulement mon indignation ; mais encore ma malédiction, celle de mon père, et celle de mon grand père, qui est votre ayeul & le premier auteur de notre fortune. Ce point important est de ne jamais avoir de relation directe ou indirecte avec la maison des frères Moro banquiers de la Cour.

Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation d'être les plus honnêtes gens du monde, & cette défense de ma part a droit de vous surprendre ; mais votre surprise cessera lorsque vous saurez les griefs que notre maison [*sic*] a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots, vous faire notre histoire.

HISTOIRE DE LA MAISON DE SOAREZ

L'auteur de notre fortune fut Inigo Soares, qui après avoir passé sa jeunesse à courir les mers, prit une part considérable dans l'apaltes des mines du Potosi & fonda une maison de commerce à Cadix

Comme le Bohémien en était à cet endroit de son histoire, Velasquez tira ses tablettes & y fit quelques notes. Alors le narrateur s'adressa à lui, & lui dit : “ Monsieur le Duc a peut-être l'intention de faire quelque intéressant calcul, & mon récit pourrait l'en distraire

— Point du tout (répondit Velasquez) c'est au contraire votre histoire qui m'occupe. Ce Monsieur Inigo Soares aura peut-être rencontré en Amérique, quelqu'un qui lui racontera l'histoire de quelqu'un, qui aura aussi une histoire à raconter. Pour m'en tirer j'ai imaginé une échelle de relation, assez semblable à celle dont on se sert pour les suites récurrentes appelées ainsi, parcequ'on y recourt aux premiers termes — Continuez donc s'il vous plaît. ” Le Bohémien poursuivit en ces termes.

Inigo Soares ayant une maison à fonder, rechercha l'amitié des principaux négociants de

⁴⁸ *Surch. aut.* : action

⁴⁹ *Surch. aut.* : descente

⁵⁰ *Interl. aut.*

l'Espagne. Les Moro, jouaient dès lors un grand rôle. Il les informa de l'intention où il était de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement, et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid ; mais quelle ne fut pas son indignation, lorsqu'il reçut sa lettre de change accompagnée d'un protêt. Par la poste suivante il recut une lettre remplie d'excuses. Rodrigue Moro lui écrivait, s'être trouvé à Saint Ildéphonse auprès du Ministre & que la lettre d'avis d'Anvers ayant retardé, son premier commis n'avait pas cru devoir s'écarter de la règle établie dans ses comptoirs, que cependant il n'y avait pas de réparations auxquelles il ne se preta ; mais l'offense était faite, & Inigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro, & en mourant il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux.

Ruyz Soarez mon père, fut longtems obéissant au sien ; mais de grandes banqueroutes, qui diminuèrent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forçerent pour ainsi dire à avoir recours aux Moro, il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'apalte des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos paiements. Pour cela nous avions des caisses qui contenaient cent livres d'argent, c'est-à-dire une valeur de deux mille sept cent cinquante piastres fortes. Ces caisses dont vous avez encore pu voir quelques unes, étaient garnies en fer & munies de cachets de plomb, à la marque de notre maison. Chaque caisse avait son numero, elles allaient aux Indes, revenaient en Europe, allaient en amérique, sans que personne songea à les ouvrir, & chacun les recevait en paiement avec le plus grand plaisir, elles étaient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant un paiement à faire à la maison Moro, y porta quatre de ces caisses, et le chef du comptoir non seulement les fit ouvrir ; mais fit essayer⁵¹ l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procédé injurieux arriva à Cadix, mon père en conçut la plus vive indignation. À la vérité par la poste suivante, il reçut une lettre d'Antoine Moro, fils de Rod[r]igue. La lettre était remplie d'excuses. Rod[r]igue écrivait qu'il avait été mandé à Valadolid, où se tenait la cour, qu'à son retour, il avait été bien fâché de ce qu'avait fait son commis, qui étant étranger, ne connaissait pas les usages de l'Espagne.

Mon Père ne se contenta pas de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il me recommanda de n'avoir aucune relation avec eux.

Longtems je me montrai obeissant aux ordres de mon pere⁵², et je m'en trouvai bien, enfin des circonstances particulieres me réunirent avec les Moro. J'oubliai, ou plutôt je n'eus pas toujours assez présentes les dernières leçons de mon père, et vous verrez ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeant d'aller à Madrid, j'y fis connaissance avec un certain Livardez négociant retiré, qui vivait de la rente qu'il tirait de capitaux considérables, d[i]versement places. Cet homme avait dans le caractère quelque chose, qui convenait au mien. Notre liaison était déjà tres intime, lor[s]que j'appris que Livardez était oncle maternel de Sanche Moro, alors chef de cette maison

J'aurais du rompre tout de suite avec Livardez. Je ne le fis pas, tout au contraire ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que sachant avec quelle intelligence je faisais le commerce des Philippines. Il voulait y mettre un million à titre de commandite. Je lui représentai qu'étant oncle des Moro, il devait plutôt leur confier ses fonds. " Non (me répondit-il) je n'aime pas avoir des affaires d'intérêt avec mes proches. " Enfin il sut me persuader et il eut d'autant moins de peine, que véritablement je n'entrais par là dans aucune relation avec les Moro. De retour à Cadix, j'ajoutai un navire aux deux que j'envoyais tous les ans aux Ph[i]lippines, et puis je n'y pensai plus.

L'année suivante le pauvre Livardez mourut & Sanche Moro, m'écrivit que son [cahier] 3 oncle ayant placé un million chez moi, il me priait de le lui envoyer. Peut-être aurai[s]-je du l'informer de nos conditions & de la commandite ; mais je ne voulais avoir aucune relation avec cette maison maudite, et je renvoyai simplement le million.

Au bout de deux ans mes vaisseaux revinrent, & le capital que j'avais mis avait triplé. Il revenait

⁵¹ *Surch.* : charger

⁵² *Interl. aut.* : aux ordres de mon pere

donc encore deux millions au défunt Livardez. Il fallut donc bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur écrivis que j'avais deux millions à leur remettre.

Ils me répondirent que le capital avait été encaissé deux ans auparavant, et que c'était une affaire dont ils ne voulaient plus entendre parler. Vous jugez bien mon fils, que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant ; car c'était absolument vouloir me faire présent de deux millions. J'en parlai à quelques negociants de Cadix, qui me dirent que les Moro avaient raison, et qu'ayant encaissé le capital, ils n'avaient plus de droit aux profits que j'avais faits. Moi je m'offris de prouver par des papiers authentiques que le capital de Livardez était réellement sur les vaisseaux, et que s'ils avaient péri, j'aurais eu droit de me faire rendre le million que j'avais donné ; mais je vis bien que le nom Moro en imposait, et que si j'avais demandé une jonte de negociants leur parere m'eut été défavorable.

Je consultai un avocat, qui me dit que les Moro ayant reitiré ce capital sans la permission de leur oncle qui était mort, & moi l'ayant employé selon l'intention du dit oncle. Le dit capital était encore réellement chez moi et que le million⁵³ que les Moro avaient en caisse, était un autre million qui ne pouvait avoir aucun rapport avec celui-là. Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Séville. Je le fis, je plaidai six ans, & il m'en couta cent mille piastres, malgré tout cela je perdis mon procès & les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie de faire quelque fondation pieuse ; mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant quand je fais mon bilan de Doit & Avoir, je mets dans l'Avoir deux millions de moins. Vous voyez donc mon fils, que j'ai des motifs suffisants, pour vous défendre toute relation avec les Moro. ”

Comme le Bohemien en était à cet endroit de son histoire, on vint l'appeller & chacun s'en alla de son coté.

TRENTE TROISIÈME JOURNÉE

Nous nous remîmes en marche, et bientôt nous fûmes rejoints par le Juif errant, qui reprit en ces termes la suite de son histoire

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Nous croissions don, non pas sous les yeux du bon Dellius, qui n'en avait plus ; mais protégés par sa prudence et dirigés par ses bons avis. Dix huit siecles se sont écoulés depuis, et l'âge de l'enfance est le seul tems de ma longue⁵⁴ vie, dont je me rappelle avec quelque plaisir. J'aimais Dellius comme mon père, et je m'étais fort attaché à mon ami Germanus. J'avais cependant avec celui-ci de fréquentes disputes et toujours sur le même sujet⁵⁵ qui était la religion. Imbu des principes intollérants de la Synagogue, je ne cessais de lui dire : “ Vos Idoles ont des yeux ; mais elles ne voyent pas, elles ont des oreilles ; mais elles n'entendent pas. Un orfèvre les a fondues, les souris y font leur nid. ” Germanus me répondait toujours, que les Idoles n'étaient pas regardées comme des Dieux, & que je n'avais aucune idée de la religion des Egyptiens.

Cette réponse à force d'être répétée, excita ma curiosité ; je priai Germanus d'engager le prêtre Chérémon à m'instruire lui-même dans sa religion, ce qui ne pouvait se faire qu'en secret : car si on l'eut su à la Synagogue, j'aurais eu l'affront d'être excomunié. Germanus était fort aimé de Chérémon qui lui accorda facilement ma demande, et dès la nuit suivante je me rendis dans un bosquet voisin du temple d'Isis. Germanus me presenta à Cheremon, qui après m'avoir fait assoir auprès de lui, joignit

⁵³ le million *surch.* : les Moro

⁵⁴ *Interl. aut.*

⁵⁵ *Interl. aut.*

les mains, se recueillit, et prononça la priere suivante, en langue vulgaire de la basse Egypte, que j'entendais parfaitement

PRIÈRE EGYPTIENNE

Ô mon Dieu, Père de tout
Dieu saint, tu te manifestes aux tiens.
Tu es le Saint qui a tout fait par la parole.
Tu es le Saint, dont la nature est l'image.
Tu es le Saint que la nature n'a pas créée
Tu es le Saint plus fort que toute puissance
Tu es le Saint plus grand que toute élévation
Tu es le Saint meilleur que toute Louange,
Recois le Sacrifice de graces de mon cœur et de mes paroles.
Tu es ineffable & le silence et ta prédication
Tu as aboli les erreurs contraires à la vraie connaissance
Approuve moi, renforce moi, et fais participer à cette grace, ceux qui sont dans l'ignorance, aussi bien que ceux qui te connaissent & qui sont par là mes⁵⁶ freres & tes⁵⁷ enfans.
Je crois en toi, je le confesse hautement.
Je m'eleve a la vie, ainsi qu'a la lumiere.
Je veux participer à ta Sainteté, et c'est toi qui m'en inspire le desir.

Lorsque Cheremon eut fait sa priere il se tourna vers moi, & me dit : “ Mon enfant vous voyez que nous connaissons ainsi que vous, un Dieu qui crea le monde par la parole. La priere que vous venez d'entendre est tirée du Pimander, livre que nous attribuons à Thot, Trois fois grand, dont les ouvrages sont portés en procession dan[s] toutes nos fêtes. Il y a chez nous vingt-six mille rouleaux, qui passent pour avoir été écrits par ce philosophe, qui vivait il y a deux mille ans. Mais comme il n'est permis qu'à nos Sahis d'en faire des copies, il est possible qu'ils ayent ajoutés bien des choses. D'ailleurs les écrits de Thôt sont remplis d'une métaphysique obscure & subtile, qui a donné lieu à des interprétations fort differentes. Je me contenterai donc de vous instruire des dogmes les plus universellement recus, & qui se rapportent assez à ceux des chaldéens. Les religions comme toutes les choses de ce monde sont soumises à une force lente & continue, qui tend sans cesse à changer leur forme et leur nature, si bien qu'au bout de quelques siecles, il se trouve qu'une religion qu'on croit toujours la même, finit cependant par offrir à la croyance des hommes d'autres opinions. Des allégories, dont on ne penetre plus le sens, ou des dogmes auxquels on ne croit plus qu'à moitié.

Je ne puis donc assurer, que je vous instruirai dans l'ancienne religion, dont vous pouvez voir encore des cérémonies représentées dans le bas relief d'Osymandias à Thèbes. Mais je vous transmettrai les lecons de mes maitres telles que je les donne à mes élèves

Ce que je vous recommanderai d'abord, est de ne vous attacher ni à l'image ni à l'emblème ; mais de vous appliquer à saisir l'esprit de toutes ces choses, ainsi le limon represente tout ce qui est materiel. Un Dieu assis sur une feuille de lotus, & nageant sur le limon, represente la pensée qui repose sur la matiere sans la toucher. C'est l'emblème dont s'est servi votre legislateur, lorsqu'il a dit : que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. On pretend que Moise a été élevé par les prêtres de la ville de On, ou héliopolis⁵⁸, et vos rites en effet ont beaucoup de ressemblance avec les notres.

Comme vous, nous avons les familles sacerdotales, les Prophetes, l'usage de la circoncision,

⁵⁶ *Surch. aut.* : tes

⁵⁷ *Surch. aut.* : mes

⁵⁸ *Surch. aut.* : Philiopolis

l'horreur du porc, et bien d'autres analogies ”

Comme Chérémon, en était à cet endroit de sa leçon. Un Accolyte du culte d'Isis, frappa l'heure qui indiquait le milieu de la nuit. Notre maître, nous dit, que des devoirs pieux, l'appelaient au temple, et que nous pouvions revenir à l'entrée de la nuit suivante.

Vous même, ajouta le Juif errant, vous allez bientôt arriver au gîte, permettez donc, que je remette à demain la suite de mon histoire.

Lorsque le Vagabond se fut éloigné, je réfléchis à ce qu'il nous avait dit, et il me parut y découvrir l'envie assez manifeste, d'affaiblir nos principes de religion, et de concourir par là aux projets de ceux qui voulaient m'en faire changer. Mais je savais bien ce que l'honneur me prescrivait à cet égard et de quelque manière qu'on s'y prit, il était impossible d'y réussir. Cependant on arriva au gîte, le repas eut lieu de la manière accoutumée et le chef bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Lorsque le jeune Soares m'eut informé de l'histoire de sa maison, il parut avoir quelque envie de dormir, et comme je savais que le sommeil était très nécessaire à son rétablissement, je le priai de remettre à la nuit suivante, la suite de son récit. Il dormit effectivement assez bien. La nuit d'après, il me parut mieux ; mais voyant qu'il ne pouvait dormir, je l'engageai à reprendre son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Je vous ai dit que mon père m'avait défendu de prendre le titre de Don, de tirer l'épée et de fréquenter les nobles ; mais sur toutes choses, d'avoir aucune relation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le goût exclusif que j'avais pour la lecture des Romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire, les préceptes de mon père, et puis j'allai chez tous les libraires de Cadix pour m'y fournir de ce genre d'ouvrage, dont pendant mon voyage surtout, je me promettais un plaisir infini

Enfin je m'embarquai sur un pinque, & ce ne fut pas sans quelque satisfaction, que je quittai notre île aride, poudreuse & brûlée. Je fus au contraire charmé des rivages fleuris de l'Andalousie [*sic*]. J'entrai dans le Guadalquivir et j'abordai à Séville

Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordoue, les sites pittoresques de la Sierra Moréna. Les mœurs pastorales des Manchegues⁵⁹ tout ce que je voyais ajoutait à l'effet de mes lectures favorites. J'attendrissais mon âme, je la nourrissais de sentiments exaltés et délicats. Enfin je puis vous dire qu'en arrivant à Madrid j'étais déjà éperdument amoureux, sans l'être encore d'aucun objet déterminé

En arrivant dans la capitale, je descendis à la Croix de Malthe. Il était midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes effets, comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce temps là, j'entendis et vis quelque mouvement à ma serrure. J'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avais éprouvée me fit juger que j'avais heurté quelqu'un. En effet je vis derrière ma porte, un homme assez bien mis, s'essuyant le nez qu'il avait écorché. “ Seigneur Don Lope me dit l'inconnu, j'ai su dans l'auberge l'arrivée du digne fils de l'illustre Gaspar Soares, et je venais vous rendre mes devoirs

— Monsieur (lui dis-je) Si vous aviez eu simplement l'intention d'entrer chez moi, je vous eusse fait en ouvrant la porte, quelque bosse au front ; mais vous avez le nez écorché, je pense que vous aviez peut être l'œil au trou de la serrure.

— Bravo (dit l'inconnu) votre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connaissance

⁵⁹ *Surch. aut.* : Mamchegue

avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelqu'idée de vos manieres & j'ai été charmé de l'air noble, avec lequel vous marchiez dans la chambre & vous rangeiez vos petits effets. ” Apres avoir ainsi parlé, l'inconnu entra chez moi, sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours, il me dit : “ Seigneur Don Lope, vous voyez en moi l'illustre rejetton des Busqueros de Castille Vieille, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres Busqueros, qui sont originaires de Leon. Quand à moi je suis connu sous le nom de Don Roque Busqueros ; mais desormais je ne veux plus être distingué, que par mon devouement pour le service de votre Seigneurerie. ”

Je me rappellai alors les ordres de mon père & je dis : “ Seigneur Dom Roque, je vous dirai, que lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soarez, dont je suis le fils, il m'a défendu de jamais souffrir, qu'on me donna le titre de Dom, à cette defense il a ajouté celle de jamais fréquenter aucun noble, par où votre Seigneurerie peut voir, qu'il ne me sera plus possible de profiter de ses dispositions obligantes ”

Ici Busqueros prit un air fort serieux & me dit : “ Seigneur Dom Lope votre Seigneurerie m'embarasse infiniment par ce qu'elle vient de me dire ; car mon père à moi en mourant m'a ordonné de toujours donner le titre de Dom, aux Illustres négociants & de rechercher leur société. Votre Seigneurerie voit donc qu'elle ne peut obeir à son père, sans que je ne contrevienne aux volontés du mien, et qu'autant vous ferez d'effors pour m'éviter, autant je dois en faire pour être avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. ” Le raisonnement de Busqueros me confondit. D'ailleurs il avait pris un air fort sérieux et mon père m'ayant défendu de tirer l'épée, je devais faire mon possible pour éviter les querelles

Cependant Dom Roque, avait trouvé sur ma table des pieces de huit, c'est-à-dire valant huit ducats de Hollande : “ Seigneur Dom Lope (me dit-il), je fais collection de ces pieces, & précisément il m'en manque qui soyent frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous savez ce que c'est que la manie des collections, et je crois vous faire plaisir, en vous offrant une occasion de m'obliger, où plutôt c'est le hasard qui vous l'offre ; car j'ai de ces pièces là depuis l'an 7, ou l'on commença d'en frapper, et il fallait précisément que ces deux là me manquassent. ” J'offris les deux pieces d'or, à Dom Roque avec d'autant plus d'empressement, que je crus qu'il s'en irait ensuite ; mais ce n'était pas son intention. Busqueros reprenant son air sérieux, me dit : “ Seigneur Dom Lope, je crois qu'il serait tout à fait inconvenable, que nous mangeassions tous les deux à la même assiete⁶⁰, où que nous fussions réduits à nous passer alternativement la culliere ou la fourchette, je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence, ensuite on nous servit, et je suis forcé d'avouer que les propos de mon importun convive furent assez amusants, Et⁶¹ sans le chagrin de désobeir à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla tout de suite après qu'il eut diné, pour moi je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de ce lieu ; mais j'étais très impatient de voir le Buen-rétiro, cette promenade solitaire est fameuse dans nos Romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y trouverais moi même l'occasion d'y faire une⁶² tendre liaison

La vue de ce beau jardin, me ravit plus que je ne puis vous le dire, et je me serais abandonné à mon admiration ; mais je fus tiré de mon ravissement par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai au milieu de l'herbe à deux pas de moi. Je le ramassai, et je vis que c'était un portrait attaché à un morceau de chaîne. Le portrait représentait un très beau jeune homme et de l'autre coté du médaillon était une natte de cheveux traversée par une bande d'or, sur laquelle on avait gravé ces mots : “ Tout a Toi Ma chere Inez ” Je mis le joyau dans ma⁶³ poche et je poursuivis ma promenade

Etant ensuite revenu au même endroit, j'y trouvai deux femmes, dont l'une qui était une très jeune & très belle personne, cherchait à terre à terre [*sic*] avec l'air chagrin que l'on a d'avoir perdu quelque chose. Je n'eus pas de peine à deviner qu'elle cherchait le portrait. Je l'abordai respectueusement & je

⁶⁰ *Surch.* : table

⁶¹ *Interl. aut.*

⁶² *Ce mot suit les lettres effacées* : fort

⁶³ dans ma *surch. aut.* : en

lui dis : “ Madame, je crois avoir trouvé l’objet que vous cherchez ; mais la prudence ne me permet pas de m’en désaisir, jusqu’à ce que vous en daigniez en⁶⁴ faire une sorte de description qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur (me répondit la belle inconnue) Je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne d’or, dont voici le reste.

— Mais (lui dis-je) n’y aurait-il pas quelqu’inscription avec le portrait ?

— Il y en a une (dit l’inconnue en rougissant un peu), elle vous aura appris que je m’appelle Inez et que l’original du portrait est tout à moi. Eh ! bien qu’est-ce qui vous empêche encore de le rendre.

— Madame (lui dis-je) vous ne m’apprenez pas à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur (dit l’inconnue) j’ai cru devoir satisfaire vos scrupules, et non pas contenter votre curiosité, et je ne sais quel droit vous avez à me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité (lui répondis je) eut avec plus de justice été appelée de l’intérêt. Quand au droit que j’ai de vous faire de pareilles questions. Je vous observerai que ceux, qui rendent un effet perdu, en reçoivent pour l’ordinaire une récompense honnête. Celle que [je] vous demande, est de me dire, ce qui peut-être me rendra le plus malheureux des hommes ”

La belle inconnue prit un air assez sérieux & me dit : “ Vous vous avancez beaucoup pour une première entrevue, ce n’est pas toujours un sur moyen d’en avoir une seconde ; mais je veux bien vous satisfaire sur ce point. L’original de ce portrait c’est... ”

Dans ce moment Busqueros sortit inopinément d’une allée voisine, et nous abordant d’un air cavalier, il nous dit : “ Je vous fais mon compliment Madame d’avoir fait connaissance avec l’illustre fils du plus riche négociant de Cadix ”

La plus extrême indignation se peignit dans les traits de l’inconnue. “ Je ne croyais pas dit-elle être faite, pour qu’on m’adressa la parole sans me connaître. ” Ensuite se tournant de mon côté ; elle me dit : “ Monsieur veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé... ” Ensuite elle monta dans son carrosse, et disparut à nos yeux.

Quelqu’un étant venu chercher le Bohémien, il nous demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu’il nous eut quitté la belle Juive, que nous n’appellions plus que Laure, se tournant vers Velasquez, lui dit : “ Que pensez vous Monsieur le Duc, des sentiments exaltés de ce jeune [cahier] 4 Soarez. Vous êtes vous jamais donné la peine de porter vos idées, sur ce qu’on appelle communément⁶⁵ amour.

— Madame (lui répondit Velasquez) mon système embrasse toute la nature & par la même, il doit comprendre tous les sentiments qu’elle a placés dans le cœur humain. J’ai dû les approfondir tous & les définir, j’ai surtout réussi à l’égard de l’amour ; car j’ai trouvé qu’il était possible de l’exprimer en termes algébriques & vous savez que les questions qui sont abordables à l’algèbre, donnent lieu à des solutions, qui ne laissent rien à désirer.

En effet supposons amour une valeur positive accompagnée du signe *plus* ; haine qui est l’opposé de l’amour, sera accompagnée du signe *moins*, & l’indifférence qui est un sentiment nul, sera égale à *zéro*

Si je multipliais l’amour par lui même, que j’aime l’amour, que j’aime à aimer l’amour, j’ai toujours des valeurs positives, aussi plus par *plus*, fait-il toujours plus.

Mais si je hais la haine⁶⁶, je rentre dans les sentiments d’amour, où dans les quantités positives et c’est ainsi que *moins par moins fait plus*

Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l’amour, c’est-à-dire : dans les valeurs négatives, tout de même que le cube de *moins est moins*

⁶⁴ Interl. aut. Il a oublié de biffer le en précédent. Un grand nombre de pages qui suivent n’ont pas été relues et corrigées.

⁶⁵ Surch. : amour

⁶⁶ Surch. : l’amour

Quand aux produits d'amour par haine, ou de haine par amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de plus par *moins* & de moins par plus. En effet soit que je haïsse l'amour, où que j'aime la haine, je suis toujours dans les sentiments opposés à l'amour. — Trouvez vous belle Laure, quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout, répondit la Juive, et je suis convaincue, qu'il n'y a pas de femme qui ne se rendit à des arguments pareils

— Ce ne serait pas mon compte, reprit Velasquez ; car en se rendant si vite, elle perdrait la suite de mes corollaires où conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement, puisque amour & haine se comportent absolument comme des valeurs positives & négatives, il en résulte qu'à la place de haine. Je puis écrire *moins amour*, qu'il ne faut pas confondre avec l'indifférence, dont la nature est d'être égale à zero.

Maintenant examinez la conduite des amants. Ils aiment, ils se haïssent, puis ils⁶⁷ detestent la haine qu'ils ont eue, ils s'aiment plus qu'auparavant, puis un facteur négatif change tous ces sentiments en haine Or il est impossible d'y méconnaître les puissances alternatives de *plus* et de *moins*, enfin vous entendez dire que l'amant a poignardé sa maitresse, vous êtes bien embarrassé à décider, si c'est là un produit d'amour où de haine. Tout comme en algebre, vous arrivez à *plus, moins, racine X*, lorsque les exposants sont impairs

Cela est si vrai, que vous voyez souvent l'amour commencer par une sorte d'aversion, petite valeur négative, que nous pouvons représenter par B. Cette aversion amenera une brouillerie, que nous représenterons par moins C, c'est-à-dire une valeur positive, un sentiment d'amour. ”

Ici la fausse Uzeda, interrompit Velasquez & lui dit : “ Monsieur le Duc, si je vous ai bien compris, l'amour ne saurait être mieux représenté que par le développement des puissances de *X moins A* beaucoup moindre que *X*.

— Aimable Laure (dit Velasquez) vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne, la formule du binome inventée par le chevalier Dom Neuton, doit être notre guide, dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs. ”

Ensuite on se sépara ; mais dès lors, il fut aisé de voir que la belle Iseraelite avait fait la plus vive impression sur l'esprit & le cœur de Velasquez. Comme il descendait des Gomelez aussi bien que moi, je ne doutai pas, qu'on ne se servit de l'ascendant que cette aimable personne prenait sur lui, pour chercher à le convertir au Mahométisme. La suite fera voir que je ne me trompais pas dans mes conjectures.

TRENTE QUATRIÈME JOURNÉE.

Nous fûmes à cheval d'assez grand matin. Le Juif-errant qui ne croyait pas que nous puissions partir d'aussi bonne heure, s'était beaucoup éloigné. Nous fûmes longtems à l'attendre, enfin il parut, reprit sa place auprès de moi & commença en ces termes

“ Les Emblèmes ne nous ont jamais empêché de croire en un Dieu superieur à tous les autres. Le texte de Thôt, est positif à cet égard ; voici comment il s'exprime.

Ce Dieu un est immobile, dans l'isolation de son unité, l'intelligence même ne peut s'unir à lui, non plus que toute autre chose

Il est son propre père, il est son propre fils, & seul pere de Dieu. Il est le bon, il est la source de toutes les idées et de tous les êtres premiers

Ce Dieu un s'explique de lui-même parce qu'il se suffit à lui-même. Il est le principe le Dieu des Dieux, la monade de l'unité et le commencement de l'essence, et comme il a existé avant l'intelligence, il est appelé Noétarque.

Vous voyez donc, mes amis, continua Cheremon, que l'on ne peut avoir sur la Divinité des idées

⁶⁷ Biffé : se

plus relevées que les nôtres ; mais nous avons cru pouvoir déifier, une partie des attributs de Dieu et de ses rapports avec nous pour en faire comme autant de Divinités ou plutôt de vertus divines.

Ainsi nous appellons Emeth, la pensée de Dieu, et lorsqu'elle se manifeste par l'organe de la parole, nous l'appellons Toth (persuasion) ou Ormeth (interprétation)

Lorsque la pensée de Dieu tenant à sa garde la vérité, descend sur la terre, et met en usage la force génératrice, elle est appelée Ammoun.

Lorsque la pensée y ajoute le secours de l'art, elle est appelée Phta, ou Vulcain. Lorsque la pensée paraît plus éminamment bienfaisante, elle est appelée Osyris

Nous regardons Dieu, comme étant un ; mais l'immense quantité de rapports bienfaisants qu'il daigne avoir avec nous, fait que nous croyons pouvoir sans impiété le regarder comme une multitude ; car il est vraiment multiplié, ainsi qu'immensément varié, dans les qualités que nous pouvons apercevoir

Quand aux démons, nous pensons que chacun de nous en a deux, l'un bon et l'autre mauvais. Les âmes des héros tiennent de la nature des démons et surtout les premières dans l'ordre des âmes.

Les Dieux par leur nature, peuvent se comparer à l'Ether. Les Héros et les Démons à l'air & les simples âmes nous semblent avoir quelque chose de terrestre. La providence Divine, nous la comparons à la lumière qui remplit tout l'espace des mondes

D'anciennes traditions nous parlent aussi de puissances angéliques ou annonciatrices, chargées de porter les ordres de Dieu, et d'autres puissances d'un ordre plus relevé, que les Juifs Hellenisants ont appelé archonte, ou archanges.

Ceux d'entre nous, qui ont reçu l'ordre de la prêtrise, pensent avoir le pouvoir d'opérer la présence réelle des Dieux, Démons, anges, héros, et âmes ; mais ils ne peuvent effectuer ces Theurgies, sans troubler un peu l'ordre de cet univers.

Lorsque les Dieux descendent sur la terre, le soleil, ou la lune se dérobenent pour quelque tems à la vue des mortels

Les archanges sont environnés d'une lumière plus éclatante que celle des anges ; les âmes des héros ont moins d'éclat que celles des anges ; mais plus que les âmes des simples mortels, qui sont fort obscurcies par les effets de l'ombre.

Les Princes du Zodiaque se présentent sous des formes très majestueuses, il y a de plus une infinité de circonstances particulières, qui accompagnent les apparitions de ces différents êtres, et servent à les distinguer les uns des autres. Les mauvais démons par exemple sont reconnaissables aux influences malignes qui les suivent toujours.

Quand aux Idoles, nous croyons que si on les fabrique, sous de certains aspects célestes, avec de certaines cérémonies Theurgiques, on peut faire descendre sur elles quelques portions de l'essence divine. Mais cet art est si trompeur et si indigne de la véritable connaissance de Dieu, que nous l'abandonnons à un ordre de Prêtres, fort inférieur à celui dont j'ai l'honneur de faire partie.

Lorsqu'un de nos prêtres invoque les Dieux, il se rend en quelque sorte participant à leur essence. Il ne cesse pas pour cela d'être homme, mais la nature divine le pénètre cependant jusqu'à un certain point. Il s'unit en quelque sorte à son Dieu. Lorsqu'il est dans cet état, il lui devient facile de commander aux démons brutes et terrestres, & de les faire sortir des corps, où ils sont entrés

Quelquefois nos prêtres, en mêlant des pierres, des herbes et des matières animales, en composent un mélange digne de recevoir la divinité ; mais la prière est le véritable lien, qui unit le prêtre à son Dieu.

Tous ces rites et les dogmes dont je vous ai donné l'explication, nous ne les attribuons pas à Thôt ou troisième mercure, qui vivait sous Osymandias. Leur véritable auteur, selon nous, est le Prophète Bytis, qui florissait deux mille ans auparavant, et qui a expliqué les opinions du premier mercure ; mais comme je vous l'ai dit, le temps y a changé, ajouté, & je ne crois pas que cette ancienne religion nous soit parvenue sans mélange.

Enfin s'il faut tout vous dire, nos prêtres osent quelquefois user de menaces envers les Dieux, alors, pendant le sacrifice, ils s'expriment ainsi : " Si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, je découvrirai ce qu'Isis a de plus caché. Je révélerai les secrets de l'abyme, je briserai le Coffre d'Osiris

et je disperserai ses membres. ” Je vous avouerai que je n’approuve point ces formules, & les Chaldéens s’en abstiennent entierement ”

Comme Chérémon en était à cet endroit de la leçon, l’acolyte frappa minuit ; et puisque vous êtes proche du gîte, permettez moi de remettre à demain la suite de mon histoire.

Le Juif errant s’éloigna, et Velasquez nous assura qu’il ne lui avait rien appris de nouveau, et que tout cela se trouvait dans le livre de Jamblique. “ C’est un ouvrage ajouta-t-il que j’ai lu avec beaucoup d’attention, et je n’ai jamais pu comprendre, comment les critiques qui recevaient pour authentiques la lettre de Porphyre à l’egyptien Anebon, ne regardaient la réponse faite par l’egyptien Abamon, que comme une invention de Porphyre. Il m’a paru au contraire que Porphyre n’avait fait que fondre dans son ouvrage la réponse d’Abamon, en y ajoutant quelques observations sur les philosophes Grecs et sur les Chaldéens

— Quoiqu’il en soit (dit Uzeda) d’Anebon & d’Abamon, je vous assure que le Juif ne vous a dit que la pure vérité. ”

Nous arrivâmes au gîte ; nous fîmes un léger repas, et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes le fil de son histoire

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le jeune Soares, m’ayant rendu compte de la manière dont avait fini l’entrevue du jardin, parut avoir besoin de dormir, le sommeil était nécessaire au rétablissement de sa santé. Je lui laissai la liberté de s’y livrer ; mais la nuit suivante il reprit en ces termes.

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Je quittai le Buen-retiro, le cœur plein d’amour pour la belle inconnue et d’indignation contre Busqueros. Le lendemain, comme c’était dimanche, je pensai qu’à force de courir les églises, je pourrais rencontrer la dame de mes pensées. J’en visitai trois fort inutilement ; mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut, lorsque la messe fut finie, elle sortit de l’église et passant à côté de moi et s’approchant à dessein très près, elle me dit : “ Le portrait était celui de mon frère. ”

Elle avait déjà passé, que j’étais encore cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j’avais entendus, en effet le soin qu’elle prenait de me tranquiliser, ne pouvait être que l’effet d’un intérêt naissant.

De retour à mon auberge, je fis apporter mon dîner et j’espérais ne pas voir arriver mon Busqueros ; mais il arriva avec la soupe, & me dit : “ Seigneur Don Lope, j’ai refusé vingt invitations ; mais je vous l’ai déclaré, je suis entierement dévoué au service de votre Seigneurie. ”

J’avais fort envie, de faire au seigneur Dom Roque quelque compliment désobligeant ; mais je songeai à la défense que mon père m’avait faite de tirer l’épée, et je pensai que je devais par là même éviter les querelles.

Busqueros se fit donner un couvert, prit place, et puis s’adressant à moi d’un air très satisfait et content de lui, il me dit : “ Convenez, Seigneur Dom Lope, que je vous ai rendu hier un éminent service, sans faire semblant de rien, j’ai averti la dame que vous étiez fils d’un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux ; mais c’était pour vous persuader que son cœur était insensible à l’attrait des richesses. Ne le croyez pas seigneur Dom Lope. Vous êtes jeune, vous avez de l’esprit, une belle figure ; mais quand on vous aimera, l’or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple, cela n’est pas à craindre. Quand on m’aime, c’est moi qu’on aime, et je n’ai jamais inspiré de passion où l’intérêt entra pour quelque chose ”

Busqueros tint je ne sais combien de discours pareils et quand il eut diné, il s’en alla. Le soir je me rendis à Buen retiro ; mais avec un secret pressentiment que je n’y verrais plus la belle inconnue. En effet, elle n’y vint pas ; mais Busqueros vint et ne me quitta pas de la soirée.

Le lendemain il vint dîner et en s'en allant, il m'annonça qu'il irait me rejoindre au Buen-retiro. Je lui dis que je n'irais pas & comme j'étais bien persuadé qu'il ne m'en croirait pas sur ma parole. Lorsque le soir fut venu, je m'allai cacher⁶⁸ dans une boutique, sur le chemin de Buen retiro. Je n'y fus pas longtemps, que je vis passer Busqueros, il alla au Buen-retiro, et ne m'y trouvant point, je l'en vis bientôt revenir, alors j'y allai moi même. J'y fis quelques tours, enfin je vis entrer la belle inconnue. Je l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savais, si je devais la remercier de ce qu'elle m'avait dit à l'église. Elle-même voulut bien me tirer d'embarras. Elle prit un air riant et me dit : " Vous prétendez qu'on a droit à une récompense honnête, lor[s]que l'on trouve un effet perdu, et pour avoir retrouvé ce portrait, vous avez voulu connaître mes relations avec l'original. Vous les connaissez maintenant, ainsi ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose, qui m'appartienne ; car alors vous aurez droit sans doute à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas qu'on nous voye souvent promener ensemble. Adieu je ne vous défends point de m'aborder lorsque vous aurez quelque chose à me dire. "

L'inconnue me fit ensuite un salut gracieux, auquel je répondis par une profonde révérence, puis je portai mes pas dans une allée voisine & parallèle, non sans laisser errer mes regards dans l'allée que je venais de quitter. L'inconnue fit encore quelque tour avant de quitter le jardin, & en montant en voiture, elle me jeta un dernier regard, où je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin toujours occupé du même sentiment, & réfléchissant sur ses progrès, il me parut que le moment n'était peut-être pas éloigné, où la belle Inez me donnerait le droit de lui écrire, & comme je n'avais jamais écrit de lettres d'amour, je crus convenable de m'y exercer pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue

LOPE SOAREZ À INEZ***

Ma main tremblante, d'accord avec un sentiment timide se refuse à tracer ces caractères. En effet, que pourraient-ils exprimer ? Quel mortel pourrait écrire sous la dictée de l'amour ? La plume ne peut le suivre.

Je voudrais rassembler ma pensée sur ce papier ; mais elle s'échape ; elle s'égare dans le bosquets de Buen-retiro, elle s'arrête sur le sable, où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher.

Ce jardin de nos Rois est-il réellement aussi beau qu'il me le paraît [?] Non sans doute, le charme est dans mes yeux et c'est vous qui l'y avez mis. Ces lieux rest[e]raient-ils abandonnés, si d'autres y voyaient les beautés que j'y découvre.

Dans ce jardin, le gazon a plus de fraîcheur, le jasmin s'épuise exhalant ses parfums, et le bocage, où vous avez passé jaloux de son ombre amoureuse, s'oppose avec plus de force, aux rayons brûlants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer ; mais que ferez vous dans ce cœur, où vous êtes à demeure ?

Ayant achevé cette Epître, je la relus, et je vis qu'elle était remplie d'extravagances, aussi n'avais-je pas envie de la remettre, ni de l'envoyer. Cependant comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai & j'écrivis dessus, à la belle Inez*** puis je jetai ma lettre dans un tiroir.

Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid, & passant devant l'auberge du Lion blanc, je pensai qu'il serait agréable d'y dîner et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dinai en effet, puis je retournai dans mon auberge.

J'ouvris le tiroir, où j'avais mis ma lettre amoureuse. J'en demandai des nouvelles à mes gens, ils me dirent que personne n'était venu à l'exception de Busqueros ; je ne doutai point qu'il l'eut prise, et fut fort inquiet de ce qu'il en ferait.

Le soir je n'allai pas droit au Buen-retiro ; mais je me mis en embuscade dans la même boutique,

⁶⁸ *Surch.* : coucher

où j'avais été l'autrefois. Bientôt je vis paraître le carosse de la belle Inez & Busqueros courant après & montrant une lettre, qu'il tenait à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, qu'on arrêta le carosse et il eu l'avantage de remettre la lettre en mains propres. Ensuite le carosse poursuivit du côté de Buen-retiro, et Busqueros prit un autre chemin.

Je ne savais trop quelle serait la fin de cette scène et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez assise avec sa compagne, sur un banc adossé contre une charmille, elle me fit signe d'approcher, me fit asseoir & puis me dit : " Monsieur, il est nécessaire que j'aye une explication avec vous. D'abord je vous prie de me dire pourquoi vous m'avez écrit toutes ces folies ? et puis pourquoi vous avez chargé cet homme, dont la hardiesse m'a beaucoup déplu comme vous l'avez pu voir.

— Madame (lui répondis-je) il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre ; mais mon intention n'était pas qu'elle vous fut remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, & puis je l'ai mise dans un tiroir dont elle a été enlevée, par ce detestable Busqueros, qui fait mon malheur depuis que je suis à Madrid "

Inez se prit à rire et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit : " Votre nom est Dom Lope Soarez, êtes vous parent de ce grand & riche negotiant à Cadix ? " Je répondis que j'étais son propre fils. Inez parla ensuite de choses indifférentes et reprit le chemin de son carosse. Avant d'y monter, elle me dit : " Il ne convient pas que je garde ces folies, je vous les rends ; mais ne le[s] perdez pas, peut-être vous les redemanderai-je un jour. " En me rendant ma lettre, Inez me serra la main.

Jusqu'alors aucune femme ne m'avait serré la main. J'en avais cependant vu des exemples dans les Romans ; mais je n'avais pu par la lecture, me faire une juste idée du plaisir qui en résultait. Je trouvai cette manière d'exprimer le sentiment, tout-à-fait ravissante, et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes.

Le lendemain Busqueros me fit encore l'honneur de dîner chez moi. " Et bien, me dit-il, la lettre est arrivée à son adresse. Je vois à votre air qu'elle a fait un bon effet. " Je fus obligé de convenir que je lui avais quelques obligations.

Sur le soir j'allai au Buen-retiro, tout en entrant je vis Inez, qui me devançait de quelques cinquantes pas. Elle était sans sa compagne & suivie de loin par un laquais. Elle se retourna et puis elle continua d'avancer, & laissa tomber son évantail. Je le lui rapportai, elle le reçut d'un air gracieux et me dit : " Je vous ai promis une récompense honnête toutes les fois que vous me rapporteriez un effet perdu. Allons nous mettre sur ce banc & nous y traiterons cette grande affaire "

Elle me conduisit au même banc, où nous avions été la veille, et me dit : " Et bien quand vous avez rapporté ce portrait, vous avez appris que c'était celui de mon frere. Que voulez vous savoir à present ?

— Ah ! Madame, (lui répondis-je) je veux savoir qui vous êtes ? Comment vous vous appelez, et de qui vous dépendez ?

— Ecoutez, me dit Inez vous pourriez croire que vos richesses auraient le droit de m'éblouir ; mais vous perdrez cette idée, lorsque vous saurez que je suis fille d'un homme aussi riche que votre père, du banquier Moro.

— Juste Ciel ! m'écriai-je, l'ai-je bien entendu ? ah ! Madame je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous, sans [cahier] 5 encourir la malédiction de mon père de mon grand père & de mon ayeul Inigo Soarez, qui après avoir couru les mers, à fondé une maison de commerce à Cadix, il ne me reste plus qu'à mourir "

Dans ce moment la tête de Busqueros perça la charmille, où notre banc était adossé, et plaçant sa tête entre Inez et moi, il lui dit : " N'en croyez rien Madame, c'est toujours sa ressource quand il veut se débarrasser de quelqu'un. Comme il ne se souciait pas de lier connaissance avec moi, il a allégué que son père lui avait défendu de fréquenter les nobles. A présent, il a peur de fâcher son ayeul Inigo Soarez, qui après avoir parcouru les mers, a fondé une maison à Cadix. Ne vous découragez pas Mademoiselle, ces petits Crésus ont toujours de la peine à mordre à l'hameçon ; mais il faudra bien qu'il y passe. "

Inez se leva avec l'air de la plus extrême indignation & reprit le chemin de sa voiture.

Comme le Bohemien en était à cet endroit de son histoire, on vint l'interrompre et nous ne le revîmes plus de la soirée.

TRENTE CINQUIÈME JOURNÉE.

L'on remonta à cheval pour errer encore dans les montagnes, et lorsqu'on eut marché environ une heure, l'on vit paraître le Juif errant Il prit sa place accoutumée entre Velasquez & moi & reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

La nuit suivante, le vénérable Chérémon nous reçut avec sa bonté accoutumée et nous dit :
“ L'abondance des matieres que nous avons traitées hier, ne m'a pas permis de vous parler d'un dogme universellement reçu parmi nous ; mais qui jouit encore d'une plus grande célébrité parmi les grecs, par la vogue que lui a donné Platon. Je veux parler de la croyance dans le Verbe, ou Sagesse divine, que nous appellons tantôt Mander tantôt Meth, et quelquefois Thot ou persuasion.

Il est encore un dogme dont je dois vous parler. Il fut établi par un des trois Thot, lequel fut appelé Trismégiste ou trois fois grand, parce qu'il avait conçu la Divinité, comme partagée en trois grands pouvoirs. Dieu lui même auquel il donna le nom de Père, puis le Verbe et l'Esprit.

Tels sont nos dogmes. Quand aux préceptes, ils sont tout aussi purs, surtout pour nous autres prêtres. L'exercice de la vertu, le jeune, la priere, voila de quoi notre vie est composée

Le régime végétal, auquel nous nous astreignons, fait couler dans nos veines un sang moins facile à s'allumer & nous avons moins de peine à vaincre nos passions. Les Prêtres d'Apis ne se permettent point du tout le commerce des femmes.

Telle est aujourd huy notre religion. Elle s'éloigne de l'ancienne en plusieurs points importants, entre autres dans ce qui regarde la Methempsychose, qui trouve aujourd huy peu de partisans, quoiqu'elle fut fort accréditée, il y a sept cents⁶⁹ ans, lorsque Pythagore a visité notre pays. — Notre ancienne Mythologie, parle aussi beaucoup des Dieux des Planetes, qui sont appelés les Regineurs [*sic*] ; mais aujourd'hui cette doctrine est abandonnée aux faiseurs d'horoscope ; comme je vous l'ai dit : les religions changent comme tout dans ce monde.

Il ne me reste plus que de vous parler de nos saints Mysteres, et je vous dirai tout ce qu'il vous importe d'en savoir. D'abord soyez bien persuadé, que si vous étiez initié, vous n'en sauriez pas davantage sur l'origine de notre Mythologie. Ouvrez l'historien Hérodote il était initié & s'en vante à chaque page, cependant il a fait des recherches sur l'origine des Dieux de la Grèce, comme quelqu'un qui n'en saurait pas davantage que le vulgaire

Ce qu'il appelle le discours sacré n'avait aucun rapport avec l'histoire. C'était ce que les Romains appellent : Turpi loquens, ou discours honteux. L'on fait à chaque initié un récit qui choque les idées communes de décence à Eleuris c'est sur le compte de Banbo, qui reçut Cérès chez elle. En Phrygie il s'agit des amours de Bacchus

En Egypte nous croyons que cette turpitude est un emblème, qui indique combien l'essence de la matiere est vile en elle même et nous n'en savons pas davantage. Un illustre Consulaire appelé Ciceron a fait dernièrement un livre sur la nature des Dieux. Il avoue qu'il ne sait point d'ou l'Italie a pris son culte religieux. Cep[e]ndant il était augure, et par conséquent initié à tous les mysteres de la religion Toscane. L'ignorance qui perce dans tous les ouvrages des initiés, vous prouve que l'initiation

⁶⁹ *Surch.* : ans

ne nous rendrait pas plus savant sur l'origine de notre religion. Tout cela est effectivement très ancien. Vous voyez une procession d'Osyris dans le bas relief d'Osymandias. Le culte d'Apis et de Mnévis fut introduit en Egypte par Keachus, il y a plus de 3,000 ans

L'initiation ne donne donc aucune lumière, ni sur le sens de nos emblèmes [*sic*] ; mais l'établissement des mystères n'en a pas moins été très utile au genre humain. L'homme qui se reproche quelques fautes graves, ou dont les mains sont souillées par le meurtre, se présente aux prêtres des mystères, fait l'aveu de ses péchés & ensuite il est purifié par le batême. Avant l'époque de cette institution salutaire, beaucoup d'hommes, qui ne pouvaient plus approcher des autels, étaient rejetés de la société & devenaient des brigands.

Dans les Mystères de Mithra, on présente à l'initié du pain & du vin, et l'on appelle ce repas l'Eucharistie, le pécheur reconcilié avec Dieu, recommence une nouvelle vie, plus innocente que celle qu'il avait menée auparavant ”

Ici j'interrompis le Juif errant, et je lui observai que l'Eucharistie me semblait appartenir uniquement à la religion chrétienne.

Velasquez prit alors la parole. “ Pardonnez moi (me dit-il), ce qu'il a dit à cet égard est très conforme, à ce que j'ai lu dans Justin martyr, qui ajoute même que l'on y reconnaît la malice des démons, d'avoir imité à l'avance ce que les Chrétiens devaient faire un jour. Cependant continuez Seigneur Juif errant. ” Le Juif reprit en ces termes le fil de son discours

“ Les mystères dit Chérémon, ont encore une cérémonie qui leur est commune à tous, un Dieu meurt, on l'enterre, on pleure pendant plusieurs jours, ensuite le Dieu ressuscite et l'on se rejoint [*sic*]. Quelques uns disent que cet emblème représente le soleil ; mais généralement on l'entend des grains confiés à la terre.

Voilà ajouta le prêtre, voilà mon jeune Israelite à peu près, tout ce que je puis vous dire sur nos dogmes et nos rites. Vous voyez que nous ne sommes pas Idolâtres comme vos prophètes nous l'ont reproché tant de fois ; mais je l'avoue je pense que votre religion et la mienne, commence à ne plus suffire aux nations. Si nous jettons les yeux autour de nous, nous appercevons par tout l'inquietude & le goût de la nouveauté.

En Palestine on se porte en foule dans le désert pour y entendre ce nouveau prophète, qui baptise dans le Jourdain. Ici vous voyez des Térapeutes ou guérisseurs, des Mages, qui mêlent le culte des Persans avec le nôtre ; le jeune Appollonius, qui promène de ville en ville sa blonde chevelure et veut se faire passer pour Pithagore, des bateleurs se donnent pour prêtres d'Isis, & l'ancien est abandonné, ses temples son[t] déserts, l'encens ne brûle plus sur ses autels. ”

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, il s'aperçut que nous approchions du gîte et se perdit dans le vallon.

Je pris à part le Duc de Velasquez & je lui dis : “ Permettez moi de vous demander votre avis sur les choses que nous dit le Juif errant. Il y en a qu'il [ne] nous convient pas d'entendre et qui me semblent contraires à la croyance que nous professons.

— Seigneur Alphonse, (me répondit Velasquez) ce sentiment de piété doit vous faire honneur aux yeux de tout homme, qui pense. Ma foi j'ose le dire est plus éclairée que la vôtre ; mais elle n'est pas moins vive et moins pure. La preuve en est dans mon système, dont je vous ai parlé plusieurs fois, et qui n'est qu'une suite de réflexions sur la providence & sa sagesse infinie. Je crois donc seigneur Alphonse, que ce que j'entends sans peine, vous pouvez l'écouter sans scrupule. ”

Cette réponse de Velasquez me tranquillisa tout-à-fait, e[t] pendant la soirée, le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de sa déconvenue au jardin de Buen Retiro, parut ressentir le besoin de dormir, je le laissai jouir d'un repos que l'état de sa santé lui rendait nécessaire, et l'étant

venu veiller la nuit suivante, il reprit en ces termes le fil de sa narration.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

J'avais toujours l'âme remplie d'amour pour Inez et comme vous pouvez le croire d'indignation contre Busqueros, ce qui n'empêcha point le facheux importun de m'apparaître le lendemain, en même tems que l'on apportait la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier appetit il me dit : " Seigneur Don Lope, je conçois qu'à votre âge vous n'avez pas envie de vous marier ; mais d'alléguer à une fille, le courroux de votre ayeul Inigo Soarez, qui après avoir couru les mers, est venu fonder une maison de commerce à Cadix. V[o]ilà véritablement une idée fort bizarre. Vous êtes bien heureux que j'aye [un] peu racommodé la chose

— Seigneur Dom Roque (lui répondis-je) daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'avez rendus, c'est de ne point aller ce soir au Buen-retiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas, et que si elle y vient, elle ne daignera pas me parler ; mais je veux aller sur ce même banc, où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur & y gémir à mon aise. ”

Don Roque prit un air sérieux et dit : " Seigneur Don Lope, le propos que votre Seigneurie vient de m'adresser a quelque chose de très offensant, et pourrait faire croire que mon devouement n'aurait pas le bonheur de vous agréer. Il est vrai que je pourai sans inconvénient vous laisser gémir seul & déplorer vos infortunes ; mais la belle Inez pourrait venir, & si je n'y suis pas, qui se chargera de reparer vos imprudences. Non Seigneur Don Lope je vous suis trop dévoué pour vous obéir en ceci ”

Don Roque se retira tout de suite après diner. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin de Buen-retiro, & ne me trouvant pas, il revint sur ses pas, et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quittai mon embuscade, & j'allai dans les mêmes lieux où j'avais eu déjà tant de plaisir & de chagrin. Je m'assis sur le banc, où j'avais été la veille & j'y répandis bien des larmes.

Tout-à-coup, je me sentis donner un coup sur l'épaule, je crus que c'était Busqueros, et je me retournai avec un sentiment de colere ; mais je vis Inez, qui me souriait avec une grace divine. Elle prit place à coté de moi, ordonna a la suivante de s'éloigner un peu & me tint ce discours : " Mon cher Soarez, j'étais hier fort irrité contre vous, parce que je ne comprenais pas, pourquoi vous me parliez de votre grand pere & de votre ayeul ; mais j'ai été aux informations, j'ai su que depuis un siècle que votre maison ne veut pas avoir de relation avec la nôtre, et cela je ne sais sur quels griefs, qui dit-on sont en eux mêmes de très peu de conséquence ; mais s'il y a des difficultés de votre coté, il [y] en a aussi du mien. — Mon Pere a depuis longtems disposé & craint que je ne prenne des idées d'établissement differentes des siennes. Il veut que je sorte rarement et ne me permet point de fréquenter le Prado, non plus que les spectacles. Ce n'est que l'absolue necessité de me faire prendre l'air quelquefois, qui le force à me permettre de venir avec ma dugene [*sic*]. Cette promenade est si peu fréquenté qu'il croit que j'y puis paraître sans danger. Mon futur époux est un seigneur Napolitain, appelé le Duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune et pour reparer la sienne. J'ai toujours eu beaucoup d'éloignement pour ce parti, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connais. Mon Père est d'un caractère entier. Cependant Madame D'Avaloz sa sœur, a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chère tante a infiniment d'amitié pour moi et elle est fort contraire au Duc Napolitain. Je lui ai parlé de vous, elle desire vous connaître, venez avec moi jusqu'à ma voiture, vous trouverez à la porte du jardin, un des gens de Madame D'Avalos, qui vous conduira chez elle ”

Ce discours de l'adorable Inez remplit mon cœur de joye, et je concus mille douces espérances. Je la suivis jusqu'à sa voiture puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à Madame D'Avalos. J'y retournai les jours suivants à la même heure, et toujours j'y trouvai la niece

Mon bonheur dura six jours, le septieme je fus informé de l'arrivée du Duc de Santa Maura. Madame D'Avalos me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison me remit avec mystere une lettre ainsi concue

INEZ MORO À LOPE SOAREZ

L'homme haïssable auquel je suis destinée est à Madrid, et ses gens remplissent toute notre maison. J'ai obtenu la permission de me retirer dans un corps de logis, dont une fenêtre donne dans la ruelle des Augustins. La fenêtre n'est pas très haute et nous pourrions nous entretenir quelques instants. J'ai à vous dire des choses, qui importent à notre bonheur. Venez à la nuit tombante.

Il était cinq heures du soir, lorsque je reçus ce billet, et le soleil se couchant à neuf, il me restait quatre heures dont je ne savais trop que faire. Je pris le parti d'aller au Buen-retiro. La vue de ce lieu ne manquait pas de me plonger dans de douces reveries, qui me faisaient passer le tems sans que je m'aperçusse de sa longueur. J'avais déjà fait quelques tours dans le jardin, lorsque je vis entrer le Busqueros. Mon premier mouvement fut de grimper sur un chêne noueux que je voyais près de moi ; mais je n'étais point assez adroit pour réussir, je redescendis à terre, et m'allai mettre sur un banc, où j'attendis l'ennemi de pied ferme

Don Roque m'abordant avec son air familier et content de lui, me dit : “ Eh bien Seigneur Don Lope, je crois que la belle Moro finira par attendrir votre ayeul Inigo, qui après avoir couru les mers, est venu fonder une maison à Cadix. — Vous ne me répondez pas, Seigneur Don Lope, et bien puisque vous ne voulez pas parler, je vais prendre place sur ce banc et je vous raconterai mon histoire, vous y trouverez des traits assez bizarres. ”

J'étais résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil, je laissai donc toute liberté à Busqueros, qui commença en ces termes.

HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUEROS

Je suis le fils unique de Don Blas Busqueros, lui était le fils cadet du frère cadet d'un autre Busqueros, qui lui même était d'une branche cadette.

Mon Pere eut l'honneur de servir le Roi pendant trente ans, en qualité d'alfier c'est-à-dire d'enseigne dans un regiment d'infanterie, voyant que sa persévérance ne pouvait le faire monter au grade de sous lieutenant, il quitta le service, & s'établit dans la bourgade d'Allezuelos, où il épousa une demoiselle noble, à qui un oncle chanoine avait fait une rente viagère de six cent piastres. Je fus le seul fruit de cette union, qui ne dura guère, mon père étant mort, lorsque je n'avais encore que huit ans

Je restai donc abandonné aux soins de ma mère, qui pourtant n'en prenait pas beaucoup, croyant sans doute que le mouvement était salutaire aux enfants, elle me laissa courir les rues du matin jusqu'au soir, sans s'embarasser de ce que je faisais. Les autres enfants de mon âge, n'avaient pas la liberté de sortir quand ils le voulaient, ainsi c'était moi qui les allais voir. Leurs parents s'étaient accoutumés à mes visites et n'y faisaient plus d'attention. Je trouvai par là les moyens de m'introduire à toute heure dans toutes les maisons de la bourgade.

Un esprit naturellement porté à l'observation, me faisait curieusement remarquer, ce qui se passait dans l'intérieur de tous les ménages, et je les rapportais fidelement à ma mère qui prenait beaucoup de plaisir à mes récits. Je dois même avouer, que c'était à ses sages directions que je dois l'heureux talent, que j'ai pour me mêler des affaires des autres, plutôt pour leur avantage que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferais un très grand plaisir à ma mère, d'instruire tout le voisinage de ce qui se passait chez nous. Elle ne recevait pas de visites et n'avait point d'entretien quelque particulier qu'il fut, que toute la bourgade n'en fut aussitôt informée. Mais cette publicité n'avait pas le droit de plaire, et un chatiment assez rude m'avertit qu'il fallait importer les nouvelles du dehors sans faire mention de celles du dedans

Au bout de quelque tems je m'aperçus que dans toutes les maisons, l'on se cachait de moi. J'en fus piqué, les obstacles que l'on opposait à ma curiosité, ne firent que l'irriter d'avantage. J'inventai mille moyens pour faire pénétrer mes regards jusques dans l'intérieur des chambres, et la bâtisse

légère en usage dans la bourgade favorisait mes manœuvres. Les plafonds n'étaient que de planches assemblées. Je m'introduisais la nuit dans les greniers, je perçais les planches avec une grille [*sic*] et j'étais bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquais à ma mère, qui les révélait à tous les habitants d'Allazuelos, ou plutôt à chacun d'eux en particulier.

On se doutait bien que ma mère me devait toutes ces informations, et l'on me haïssait tous les jours d'avantage, toutes les maisons m'étaient fermées ; mais les lucarnes m'étaient ouvertes, et tapis dans les greniers, j'étais au milieu de mes compatriotes, sans qu'ils le sussent, ils m'hébergeaient sans le vouloir & j'habitais leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avais aussi de commun avec ses [*sic*] animaux de m'introduire dans les gardes mangers quand je le pouvais & d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix huit ans, ma mère me dit qu'il était tems pour moi de me choisir un état ; mais mon choix était fait depuis longtemps. Je voulais être homme de loi et avoir par là mille occasions de connaître l'intérieur des familles et m'ingérer dans leurs affaires. Il fut donc décidé que j'étudierais le droit et je partis pour Salamanque

Quelle différence entre une grande ville et la bourgade, où j'avais vu le jour. Quel vaste champ pour ma curiosité ; mais aussi que de nouveaux obstacles. Les maisons avaient plusieurs étages, elles étaient exactement fermées pendant la nuit, et comme pour me piquer d'avantage, les habitants des seconds et troisièmes étages, laissaient la nuit leurs fenêtres ouvertes, pour respirer un air plus libre. Je vis au premier coup d'œil, que seul je ne pourrais rien faire, & qu'il fallait m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc à suivre mon cours de droit & cependant j'étudiais le caractère de mes camarades afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, & je commençai à roder les nuits avec eux, faisant seulement un peu de tapage dans les rues, enfin lorsque je les crus assez préparés, je leur dis : “ Mes chers amis, n'admirez vous pas l'audace, avec laquelle les habitants de cette ville laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Eh quoi ! parce qu'ils sont élevés de vingt-pieds au dessus de nos têtes se croient-ils le droit de braver les étudiants. Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passe chez eux, et ensuite leur montrer ce que nous savons faire. ”

Ce discours fut applaudi ; mais on ne savait point encore où j'en voulais venir. Alors je m'expliquai plus clairement. “ Mes chers amis, leur dis-je d'abord il faut avoir une échelle de quinze pieds. Seulement trois de vous enveloppés dans leurs manteaux, la porteront facilement et auront seulement l'air de gens, qui marchent à la file, surtout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé et de tenir l'échelle, nous l'appuyons contre une fenêtre et tandis que l'un de nous s'élèvera ainsi au niveau de l'appartement qu'on voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se⁷⁰ fait au dessus du rez-de-chaussée, nous verons ce qu'il y aura à faire ”

Ce projet fut agréé, je fis exécuter une échelle légère & pourtant solide ; et dès quelle fut achevée, nous nous mîmes à même de l'employer. Je choisissais une maison d'assez bonne apparence, dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle & je m'élevais de manière à ce que ma tête seule pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnait en plein. Néanmoins dans le premier instant je n'y pouvais rien distinguer mais ensuite je vis un homme dans son lit qui me fixait avec des yeux hagards. La frayeur semblait lui avoir oté l'usage de la parole, cependant il se retourna & me dit : “ Tête effroyable & sanglante, cesse de me poursuivre & de me reprocher un crime involontaire ”

Comme Don Roque en était à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil baissait beaucoup & n'ayant pas pris de montre, je lui demandai l'heure qu'il était.

Cette question assez simple parut l'offenser beaucoup. “ Seigneur Don Lope Soares, me dit-il avec un peu d'humeur ; il me semble que lorsqu'un galant homme à l'honneur de vous raconter son

⁷⁰ *Interl.*

histoire, l'interrompre à l'endroit le plus intéressant, pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre, qu'il est ce que nous autres Espagnols appellons Pesado. C'est-à-dire ennuyeux. Je ne pense pas que l'on puisse me faire une inculpation pareille, et dans cette conviction je reprends la suite [cahier] 6 de mon histoire. ”

Voyant que l'on me⁷¹ prenait pour une tête effroyable & sanglante, je donnai à mes traits l'expression la plus effrayante qu'il fut possible de trouver. Mon homme n'y put tenir, il sauta de son lit & s'élança hors de la chambre. Mais il n'était pas seul dans ce lit, une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture deux bras très ronds & m'ayant aperçu elle se leva & ferma aux verroux la porte par laquelle son mari était sorti, puis elle me fit signe d'entrer. Mon échelle était [un] peu courte, je m'aidai à quelques ornements d'architecture, j'y posai un pied et je m'élançai dans l'appartement. La dame m'ayant considéré de plus près parut apercevoir qu'elle s'était trompée, & je m'aperçus aussi que je n'étais pas l'homme qu'elle attendait. Cependant elle me fit assoir & passa un jupon

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, & me dit : “ Monsieur j'attendais un parent, qui devait me parler de quelques affaires de famille, & vous jugez bien que s'il entrait par la fenêtre il avait des motifs suffisants. Quand à vous, Monsieur je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne sais pour quoi vous venez chez moi, à l'heure qu'il est, qui n'est point celle des visites. ”

Je lui répondis : “ Madame, mon intention n'était pas de venir chez vous ; mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe. ” Alors je pris occasion d'instruire la jeune Dame de mes goûts, des occupations de ma jeunesse, & de la liaison que j'avais formée avec quatre jeunes gens qui devaient seconder mes entreprises

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes paroles, puis elle me dit : “ Monsieur ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison, rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres, & j'ai toujours pensé la-dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus longtemps ; mais nous nous reverrons.

— Madame, (lui dis-je) avant que vous fussiez éveillée, votre époux m'a fait l'honneur de prendre mon visage pour une tête effroyable, qui venait lui reprocher un crime involontaire. Faites moi l'honneur de m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité (dit la dame) rendez vous demain à cinq heures du soir au jardin public & vous m'y trouverez avec une de mes amies pour ce soir adieu. ”

La dame me reconduisit jusqu'à la fenêtre avec beaucoup de politesse je descendis l'échelle & j'allai rejoindre mes compagnons à qui je racontai ce qui s'était passé. Le lendemain je me rendis au jardin public à cinq heures précises.

Comme Busqueros en était à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil baissait considérablement & je dis : “ Seigneur Don Roque, je puis vous assurer qu'une affaire très importante m'oblige de vous quitter. Il vous sera très facile de reprendre la suite de votre histoire la première fois que vous me ferez l'honneur de venir chez moi ”

Busqueros prit l'air le plus sérieux et dit : “ Seigneur Dom Lope Soarez, il me devient évident que votre intention est de m'offenser ; si cela est, vous ferez mieux de me dire tout franchement, que vous me regardez comme un impudent bavard et un ennuyeux ; mais non Seigneur Don Lope, je ne puis me persuader que ce soit là, votre façon de penser à mon égard ; et je reprends le fil de mon récit ”

Je trouvai au jardin public la dame en question avec une de ses amies, personne grande et bien faite et à peu près de son âge, nous prîmes place sur un banc, et la dame voulant que je fisse avec elle une connaissance plus particulière commença en ces termes l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE FRASQUETA SALERO.

⁷¹ *Interl.*

Je suis la fille cadette d'un brave officier, qui par ses services avait mérité que toute sa paye⁷² fut à sa mort conservée à la veuve à titre de pension. Ma mère qui était née à Salamanque se retira avec ma sœur, qui s'appellait Dorothée, et avec moi qu'on appelait alors Frasqueta. Elle possédait une maison dans un quartier très solitaire, elle la fit réparer & arranger, nous nous y établîmes, et nous y vivions avec une économie qui répondait fort bien aux modestes dehors de notre habitation

Ma mère ne nous laissait aller ni aux spectacles, ni au combat de taureaux, ni dans les promenades publiques. Elle ne faisait ni ne recevait de visites. N'ayant donc point d'autre amusement, j'étais presque tout le jour à la fenêtre

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il passait dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivais des yeux ; & le regardais de manière à le persuader, qu'il m'inspirait quelque sorte d'intérêt. Les passans n'étaient point insensibles aux égards que j'avais pour eux. Quelques uns me saluaient, d'autres me jetaient des regards d'approbation & plusieurs d'entre eux repassaient plusieurs fois dans la rue sans autre intention que celle de me revoir. Lorsque ma mère s'apercevait de mon manège, elle me disait : " Frasqueta !... Frasqueta !... Qu'est-ce que vous faites là ? Soyez modeste & sérieuse comme votre sœur, sans quoi vous ne trouverez point de mari. " Ma mère se trompait ; car ma sœur est encore fille, & je suis mariée depuis plus d'un an

Notre rue était fort déserte et j'avais rarement le plaisir d'y voir des passans, dont l'extérieur attirait mes prévenances. Cependant une circonstance particulière me favorisait. Il y avait fort près de nos fenêtres un grand arbre, avec un banc de pierre, et ceux qui voulaient me voir à leur aise, pouvaient s'y asseoir, sans donner du soupçon n'y se faire remarquer.

Un jour, un jeune homme bien mieux mis que tous ceux que j'avais vu jusqu'alors, vint prendre place sur le banc, tira un livre de sa poche & se mit à lire ; mais dès qu'il m'eut aperçu, la lecture ne l'occupa guère et ses yeux ne quittaient plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants. Une fois il s'approcha de ma fenêtre avec l'air de chercher quelque chose. Puis il me dit : " Mademoiselle n'avez vous rien laissé tomber ? " Je lui répondis que non

" Tampus, me répondit il ; car par exemple si vous aviez laissé tomber cette petite croix que vous avez au col, je l'aurais ramassée et je l'aurais emportée chez moi. Possédant quelque chose qui vous avait appartenu, je me ferais l'illusion d'imaginer, que je ne vous suis pas aussi indifférent que d'autres gens, qui viennent s'asseoir sur ce banc. L'effet que vous avez fait sur mon cœur, mérite peut-être un peu que vous me distinguiez de la foule. " Comme ma mère entra dans ce moment, je ne pus répondre au jeune homme ; mais je defis adroitement ma croix, et je la laissai tomber

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée, elle s'assirent sur le banc et ôtèrent leurs mantilles, alors l'une d'elles tira de sa poche un morceau de papier, le défit et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jeta un regard un peu moqueur. Persuadée que le jeune homme avait [fait] le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable & je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur son banc, et je fus très surpris[e] de le voir tirer de sa poche un petit morceau de papier, le déplier, en ôter une petite croix et la baiser.

Le soir, je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille, ils apportèrent une table et la couvrirent, puis ils s'en allèrent & revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille, elles s'assirent sur le banc, & firent servir ce que l'on avait apporté

Ma mère et ma sœur qui ne se mettaient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence, au bruit des assiettes & des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues & leur trouvant l'air engageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises.

Ma mère ne se fit point trop prier, elle fit porter des chaises dans la rue, nous ajoutâmes quelque chose à notre parure, & nous allâmes joindre la dame, qui nous avait prévenues avec tant d'obligeance. En l'abordant je m'aperçus qu'elle avait beaucoup de ressemblance de mon jeune

⁷² *Surch.* : fut a

homme, je supposai qu'elle était sa sœur, j'en conclus qu'il lui avait parlé de moi, lui avait donné ma croix, & que la veille, elle s'était mise à cette place seulement pour me voir. Bientôt on s'aperçut qu'il manquait des cuillères, & ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il n'y avait point de serviettes, ma mère me dit d'y aller ; mais la dame me fit signe et je répondis que je ne saurais jamais les trouver ; ma mère y alla donc. Dès qu'elle fut partie, je dis à la dame : " Il me semble Madame, que vous avez un frère, qui vous ressemble beaucoup ?

— Non Madame (me répondit-elle) ce frère dont vous parlez c'est moi-même ; mais écoutez moi bien. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de Sant Lugar, moi-même je dois être bientôt Duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse ; mais si [je] me refusais à ce mariage, il en résulterait dans ma famille des scènes lugubres, qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main, suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable, que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné, Mademoiselle de vouloir⁷³ vous parler des choses contraires à l'honneur ; mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus, le hasard pourra nous réunir ; à son défaut je saurais bien faire naître moi-même les occasions de nous revoir. Votre mère va venir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix, je l'ai choisie d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en⁷⁴ impose point sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir, destinée à me rappeler au vôtre. " J'étais élevée par une mère dont les principes avaient la plus grande austérité, & je savais assez que l'honneur me prescrivait de refuser ce présent ; mais quelques réflexions que je fis pour lors, et que je [ne] me rappelle pas dans cet instant, me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes & ma sœur avec des cuillères. La Dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous mes fenêtres et probablement il était allé se marier avec l'héritière d'Arcos

Le Dimanche suivant je fis réflexion, que la bague serait tôt ou tard découverte chez moi, en conséquence me trouvant à l'église je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds, et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'était sans doute un morceau de verre, que l'on avait ainsi enchassé ; mais que je devais toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeait dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère, elle me dit que le plus convenable serait de l'offrir à Saint Antoine de Padoue, qui était le protecteur de notre famille ; mais qu'en la vendant il y aurait de quoi faire deux bonnes dotes, et nous marier toutes les deux. " Pardonnez-moi Maman (lui répondis-je) Il me semble que d'abord il faut faire publier, que nous avons trouvé une bague sans en spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente, nous lui rendrons la bague, si non, ma sœur n'y a aucun droit, non plus que Saint-Antoine de Padoue & comme j'ai trouvé la bague, elle m'appartiendra incontestablement. " Ma mère n'eut rien à répondre. On publia dans Salamanque, qu'il y avait une bague de trouvée ; mais on garda le secret sur sa valeur, et comme vous le jugez bien personne [ne] se présenta.

Le jeune homme à qui je devais un présent aussi précieux, avait fait une vive impression sur mon cœur & pendant huit jours on ne me voyait plus à la fenêtre. Mais enfin la force de l'habitude fit que je m'y remis comme auparavant, & que j'y passais presque tout mon temps

Le banc de pierre où le jeune Duc se plaçait pour me voir était alors rempli par un gros Monsieur, dont l'humeur paraissait parfaitement calme & tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre & ma présence lui semblait être désagréable. Il me tourna le dos ; mais je l'incommodais lors même qu'il ne me voyait pas ; car il se tournait de temps à autre avec un air d'inquiétude. Bientôt il s'en alla témoignant par ses regards, ressentir quelque indignation ; mais il revint le lendemain & répéta la même scène. Enfin il se tourna tant & se retourna qu'au bout de deux mois il me demanda en mariage

Ma mère me dit que l'on ne trouvait pas tous les jours des partis comme celui-là, & m'ordonna de l'accepter. J'obeis, je changeai mon nom de Frasqueta Saléro en celui de Dona Francisca Cornadez, et

⁷³ *Interl.*

⁷⁴ *Interl.*

je vins habiter la maison ou vous m'avez vu hier.

Devenue la femme de Don Cornadez, je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur, j'y reussis trop & au bout de trois mois, je lui trouvai l'air plus heureux que je ne voulais, et qui pis est, il croyait me rendre parfaitement heureuse. Cet air de satisfaction allait très mal à sa physionomie, et de plus il me déplaisait & m'impatientait. Heureusement l'état de béatitude ne dura pas longtems.

Un jour Cornadez sortant de chez lui, vit un garçon, qui tenait un papier à la main & semblait embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que la lettre était adressée à l'adorable Frasqueta. Cornadez fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document & y lut ce qui suit

Ce peut-il que mes richesses, ma valeur mon nom, ne puissent me faire connaître par vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner, à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelqu'attention à moi. Ceux qui s'étaient offerts à me servir m'ont sans doute trompé ; car je n'obtiens de vous aucun signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractere, rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit des intérêts d'une passion. La mienne à sa naissance ne connaît plus ni frein, ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

Le Comte de Penna Flor.

La lecture de ce billet fit évanouir à l'instant toute la félicité, dont jouissait Cornadez. Il devint inquiet, soupconneux, & ne me permettait pas de sortir ; si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il avait prise en affection, à cause de sa dévotion exemplaire.

Cornadez n'osait cependant pas me parler de ses peines ; car il ne savait pas où j'étais avec le Comte de Penna Flor, ni même, si j'étais instruite de son amour. Cependant mille circonstances venaient accroître son inquiétude. Une fois il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois un inconnu parut s'être caché dans la maison. D'ailleurs de fréquentes sérénades se faisaient entendre, & c'est une musique que les jaloux detestent. Enfin le Comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado avec ma dévoute voisine, nous restâmes tard & presque seules au bout de la grande allée. Le Comte nous aborda, me déclara formellement sa passion, me déclara qu'il était resolu à me posséder ou mourir, puis il me prit la main de force, & je ne sais ce que ce furieux eût entrepris sans les cris que nous fîmes.

Nous revinmes au logis dans un état affreux, la dévoute voisine déclara à mon époux, quelle ne voulait plus sortir avec moi, & qu'il était bien facheux que je n'eusse pas un frère qui sut en imposer au Comte, puisque j'avais un mari qui savait si peu me faire respecter ; que la religion nous défendait à la vérité les vengeances ; mais que l'honneur d'une femme tendre & fidelle, méritait que l'on s'en occupa un peu d'avantage, & qu'enfin le Comte de Penna Flor n'en agissait ainsi, que parce qu'il était peut-être informé de l'humeur débonnaire de Don Cornadez.

Mon époux revenant la nuit suivante par une rue étroite, qu'il suivait assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l'un tirait de grandes bottes contre le mur, avec une épée d'une longueur démesurée, & l'autre homme lui disait : “ Bravo Seigneur Don Ramire, si vous allez ainsi avec l'illustre Comte de Penna Flor, il ne sera pas longtems la terreur des frères & des époux. ” Le nom odieux de Penna Flor, rendit Cornadez attentif, et il se blottit dans une allée obscure. “ Mon cher ami répondit l'homme à la grande épée ; je ne suis pas en peine de mettre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna Flor. Je ne veux point le tuer ; mais seulement l'arranger de manière, à ce qu'il n'y revienne plus. Cela n'est pas pour rien, que Ramire Caramanza passe pour le premier bréteur de l'Espagne ; mais ce qui m'embarrasse ce sont les suites de mon duel. Si j'avais seulement cent doublons, j'irais passer quelque tems dans les îles. ”

Les deux amis s'entretenrent quelque tems sur le même ton, et ils allaient se retirer lorsque mon mari sortit de sa cachette, les aborda et leur dit : “ Messieurs, je suis un de ces époux, dont le Comte de Penna Flor trouble la tranquillité. Si votre intention eut été de le tuer, je ne me serais point mêlé à votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont nécessaires pour passer dans les îles. Restez ici je vais chercher cet argent. ” Il alla en effet chez lui, & revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza

Le sur lendemain au soir, nous entendîmes frapper à notre porte avec un air d'autorité. On y alla & on vit paraître un homme de justice avec deux alguazils. L'homme de justice dit à mon époux : " Monsieur, nous sommes venus de nuit, par ménagement pour vous ; afin que notre apparition que notre apparition [*sic*], ne vous fit aucun tort et ne mit pas l'effroi dans le voisinage. Il s'agit du Comte de Penna Flor, qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombé de la poche de l'un des assassins, peut faire croire que vous avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime & favoriser leur évasion. " Mon mari répondit avec une présence d'esprit, dont je ne l'aurais pas cru capable : " Je n'ai jamais vu le Comte de Penna Flor. Deux hommes que je ne connais pas, m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j'avais faite l'année passée à Madrid & j'en ai payé le montant. Si vous voulez j'irai chercher la lettre de change "

L'homme de loi tira une lettre de sa poche et dit : " Il y a ici, nous partons pour saint Domingue avec les cent doublons du bon Cornadez.

— Eh bien dit mon époux ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle était à vue & je n'avais pas le droit d'en différer le paiement, ni de m'informer du nom des porteurs.

— J'appartiens à la justice criminelle, dit l'homme de loi, et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort ; adieu Seigneur Cornadez excusez l'embarras que nous vous avons donné "

Comme je vous l'ai dit, la présence d'esprit que mon époux fit voir dans cette occasion, me surprit ; mais j'avais déjà observé d'autres fois, qu'il montrait du génie, lorsqu'il s'agissait de son intérêt ou de la conservation de sa personne. Lorsque toute cette allarme fut passée, je demandai à mon cher Cornadez, si réellement il avait fait assassiner le Comte de Penna Flor. Il ne voulut pas d'abord convenir de rien, enfin il avoua qu'il avait donné cent doublons au spadassin Caramanza, non pour tuer le Comte, mais seulement pour le corriger de sa pétulance ; que néanmoins l'idée d'avoir contribué à un meurtre pesait sur sa conscience, et qu'il méditait de faire un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle & peut-être plus loin, pour gagner d'autant plus d'indulgences

Cet aveu de mon mari, devint pour ainsi dire, le signal des événements les plus extraordinaires & les plus surnaturels ; car presque chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante, propre à porter le trouble dans une conscience déjà burlée. Presque toujours il s'agissait des cent doublons. Quelquefois au milieu des ténèbres, on entendait une voix, qui disait : " Je vais te rendre les cent doublons. " D'autre fois on entendait compter de la monnaie.

Une fois une servante vit dans un coin un bassin rempli de doublons, elle voulut mettre la main dessus et ne trouva que des feuilles sèches qu'elle nous apporta avec le bassin.

Le lendemain au soir, mon mari passant par une chambre, qui n'était que faiblement éclairée par les rayons de la lune, crut voir dans un coin une tête d'homme⁷⁵ dans un bassin, il en sortit rempli d'effroi, et me dit ce qu'il l'avait causé. J'y allai & je ne vis que sa tête à perruque, que par hasard on avait mis dans son plat à barbe. Comme je ne voulais point le contredire et que je voulais même entretenir ses terreurs, je fis des cris affreux, et je l'assurai que j'avais vu la même tête sanglante & menaçante.

Depuis lors, la même apparut à presque tous les gens de la maison, & mon mari s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ces apparitions étaient de mon invention. Le Comte de Penna Flor était comme l'on dit, un être de raison imaginé seulement pour inquiéter Cornadez et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes de justice aussi bien que les spadassins étaient des gens du Duc D'Arcos, qui était venu à Salamanque tout de suite après son mariage

Cette nuit je comptais faire quelque grande peur à mon mari, parce que je ne doutais pas qu'il ne sortit de sa chambre ; et n'alla dans son cabinet, où il a un prie-dieu ; alors je me proposai de fermer la porte au verroux, et le Duc devait entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignais point que mon mari le vit entrer, ou qu'il trouva l'échelle ; car la maison est exactement fermée toutes les nuits & j'ai la clef sous mon chevêt. Tout-à-coup votre tête a paru à la fenêtre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna

⁷⁵ d'homme *surch.* : en sang

Flor, qui venait lui reprocher les cent doublons. Enfin, il ne me reste plus, qu'à vous parler de cette voisine dévote et si exemplaire, en qui mon époux avait tant de confiance. Hélas ! cette voisine, c'était le Duc lui même, & c'est lui que vous voyez ici avec des habits de femme, qui véritablement lui vont à merveilles. Je suis encore fidelle à mes devoirs ; mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos ; car je ne suis point sûre de rester toujours vertueuse, et si je venais à prendre un parti à cet égard, je voudrais avoir Arcos sous la main

Frasqueta termina ici son recit & le Duc prenant la parole me dit : “ Seigneur Busqueros, ce n'est pas sans dessein que l'on vous a mis dans notre confiance ; il s'agit de hater le voyage de Cornadez : Nous voulons même qu'il ne s'en tienne pas à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire pénitence dans quelque retraite pieuse. Pour cela, j'ai besoin de vous & des quatre étudiants qui sont à votre disposition, je vais vous expliquer mon projet. ”

Comme Busqueros en était à cet endroit de sa narration, je m'aperçus que le soleil était prêt à se coucher, et je songeai avec effroy, que je pourrais manquer au rendez-vous, qui m'était donné par la charmante Inez. J'interrompis donc le narrateur & le conjurai de remettre au lendemain à m'informer [cahier] 7 des intentions du Duc D'Arcos ; Busqueros me répondit avec son insolence accoutumée, alors je me sentis surmonter par la colere & je lui dis : “ Detestable Busqueros, arrache moi donc des jours, que tu remplis d'amertume, ou bien defends les tiens. ” En même [temps] je tirai mon épée & je l'obligeai d'en faire [sic]

Comme mon père, n'avait jamais permis que je touchasse un fleuret, je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espèce de moulinet, qui parut étonner mon adversaire ; mais ensuite, il fit je ne sais quelle feinte & me perça le bras ; sa pointe me fit même une blessure à l'épaule. Mon épée me tomba des mains, & je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avait de plus désespérant c'est que je manquais à mon rendez-vous, & qu'il [ne] m'était plus possible de savoir les choses, dont l'adorable Inez voulait m'informer.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller, et lorsqu'il fut sorti, Velasquez dit : “ J'avais bien prévu que les histoires du Bohémien s'engraineraient les unes dans les autres. Frassetta Salero vient de compter son histoire à Busqueros, qui l'a racontée [à] Lope Soarez, qui la raconte au Bohémien. J'espère que celui-ci nous dira, ce qu'est devenu la belle Inez ; mais s'il met encore une histoire à la traverse, je me brouillerai avec lui, comme Soarez s'est brouillé avec Busqueros. Je pense cependant que notre conteur ne viendra plus de la soirée. ” En effet le Bohémien ne reparut plus, & chacun s'alla coucher.

TRENTE SIXIÈME JOURNÉE.

Nous nous remîmes en route, le Juif errant ne tarda pas à nous rejoindre, & reprit en ces termes le fil de son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Les leçons du sage Chéremont avaient beaucoup plus d'étendues, que l'espece d'extrait que j'en ai fait, leur resultat général était qu'un prophete appelé Bytis, avait démontré dans ses ouvrages, l'existence de Dieu & des Anges, & qu'un autre prophète appelé Thot, avait enveloppé ses idées d'une methaphysique très obscure ; mais qui en paraissait d'autant plus sublime

Dans cette theologie, Dieu qu'on appelait le Père, n'était loué que par le silence. Cependant lorsqu'on voulait exprimer, combien il se suffit à lui même, on disait : il est son propre Père, il est son propre fils. On le considérait aussi sous ce rapport de fils, & pour lors on l'appelait : Raison de Dieu

ou bien Thot, qui en Egyptien veut dire persuasion.

Enfin comme l'on croyait voir dans la nature, Esprit & matiere, on regardait l'esprit comme une émanation de Dieu, et on le représentait nageant sur le limon, comme je vous l'ai dit ailleurs, l'inventeur de cette métaphysique fut appelé trois fois grand. Platon, qui avait passé dix huit ans en Egypte, porta chez les Grecs la doctrine du Verbe, ce qui lui valut de leur part le surnom de Divin

Cheremon prétendait que tout cela n'était pas entierement dans l'esprit de l'ancienne religion Egyptienne, qu'elle avait changée & que toute religion devait changer. Son opinion à cet égard fut bientôt justifiée, par ce qui arriva dans la Synagogue d'Alexandrie

Je n'avais pas été le seul Juif, qui étudia la theologie Egyptienne, d'autres y avaient pris goût ; surtout ils avaient été séduits par cet esprit énigmatique, qui regnait dans toute la litterature Egyptienne, & qui probablement avait sa source dans l'écriture hieroglyphique, et dans le précepte Egyptien, de ne pas s'attacher à l'emblème ; mais au sens caché qu'il renferme.

Nos Rabins d'Alexandrie voulurent aussi avoir des énigmes à deviner ; il leur plut de supposer que les écrits de Moïse bien qu'ils présentassent le récit de faits, et une histoire réelle, étaient néanmoins écrits avec un art si divin, qu'à coté du sens historique, il en recellait un allegorique & caché. Plusieurs de nos savans démêlerent ce sens caché avec une subtilité, qui leur fit beaucoup d'honneur dans le tems ; mais de tous les Rabins, aucun ne s'y distingua autant que Philon. Une longue étude de Platon, l'avait exercé à repandre de fausses idées, dans les ténèbres de la metaphysique, aussi l'appellait on le Platon de la synagogue. Le premier ouvrage de Philon traitait de la création du monde. Mais surtout des propriétés du nombre sept. Dans cet écrit Dieu est appelé le Père, ce qui est tout-à-fait dans le gout de la theologie Egyptienne, & non pas dans le style de la bible. On y lit aussi que le serpent est une allégorie de la volupté, que l'histoire de la femme tirée d'une côte de l'homme est aussi allegorique.

Le même Philon a fait un ouvrage sur les songes, où il dit que Dieu a deux temples. L'un des deux temples est ce monde, et le Grand Prêtre du temple est le Verbe de Dieu, l'autre temple est l'ame rationnelle, dont l'homme est le grand prêtre

Dans son livre sur Abraham, Philon s'exprime encore plus dans le goût Egyptien, car il dit : “ Celui que nos lettres sacrées appellent *le Etant* (ou celui qui est) c'est celui, qui est le père de tout, des deux cotés il est terminé par les puissances du Grand être, les plus anciennes & les plus inhérentes : la Puissance créatrice et la Puissance régissante. L'une est appelée Dieu & l'autre Seigneur, de manière que le Grand être toujours accompagné de ces deux puissances, offre une forme tantôt simple & tantôt triforme ; l'une lorsque l'ame entierement purifiée, s'éleve audessus de tous les nombres, & même du binaire si voisin de l'unité, et qu'elle arrive enfin à l'image abstraite, sublime & simple. L'autre forme qui est la triple, se présente à l'ame, qui n'est pas encore entierement innitiée aux grands mysteres. ”

Ce Philon, qui Platonisait ainsi à perte de vue & de raison, est le même qui fut dans la suite député près de l'Empereur Claude. Il jouissait d'une grande considération, à Alexandrie, et la beauté de son style, l'amour que tous les hommes ont pour la nouveauté, firent adopter les opinions de presque tous les Juifs héliénisants. Bientôt ils ne furent que pour ainsi dire, Juifs que de nom. Les livres de Moïse ne furent plus pour eux qu'une espece de canevas, sur lequel ils dessinerent à plaisir leurs allegories & leurs mystères ; mais surtout celui de la triple forme

A cette époque les Esseniens avaient déjà formé leur bizarre association ; ils n'avaient pas de femmes & leurs biens étaient en commun ; enfin l'on ne voyait de tous cotés que religions nouvelles, mélange de Judaïsme et de magisme, mélange de Sabeïsme et de Platonisme, & partout beaucoup d'astrologie. Les anciennes religions croulaient de toutes parts

Comme le Juif errant en était à cet endroit de sa narration, nous nous trouvâmes près du gîte & le malheureux Vagabond nous quitta, pour se perdre dans les montagnes. Vers le soir le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes le fil de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de son duel avec Busqueros, parut avoir envie de dormir. Je le laissai livrer ses sens au sommeil & lui ayant demandé le lendemain la suite de son histoire, il la reprit en ces termes

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Busqueros m'ayant percé le bras, me dit qu'il était charmé de trouver une nouvelle occasion de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un menteau et me conduisit chez un chirurgien. Celui-ci mit le premier appareil sur mes blessures et puis je fis venir une voiture & j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon anti chambre. Le mauvais succès de ce que j'avais tenté pour me débarasser de lui, m'avait tellement découragé, que je [ne] m'opposai plus à rien. Le lendemain j'eus la fièvre, comme il arrive aux blessés, & Busqueros fut toujours officieux. Il ne me quitta point, non plus que les jours suivans. Le quatrième jour je pus sortir avec le bras en écharpe

Le cinquième jour après le diner, je vis arriver un homme de la maison de Madame D'Avalos, qui m'apporta une lettre, dont Busqueros s'empara aussitôt, et il lut ce qui suit.

INEZ MORO À LOPE SOAREZ.

J'ai su mon cher Soarez que vous vous étiez battu & vous étiez blessé au bras. Vous pouvez croire que mon cœur a souffert ; cependant il s'agit de tenter maintenant les derniers efforts. Je veux que mon Père vous trouve chez moi. L'entreprise est hasardeuse ; mais ma tante D'Avalos nous protège et me conduit. — Confiez vous à l'homme qui vous remettra cette lettre, demain il ne sera plus tems.

“ Seigneur Don Lope, (dit l'odieux Busqueros) vous voyez que vous ne pouvez ici vous passer de moi, et vous conviendrez au moins, que s'il s'agit d'une entreprise, l'affaire est de mon ressort. Je vous ai toujours trouvé bienheureux de m'avoir pour ami ; mais c'est en des occasions pareilles que l'on doit vous en féliciter. Ah par Saint Roch mon patron, si vous m'eussiez laissé achever mon histoire, vous eussiez vu ce que j'ai fait pour le Duc D'Arcos ; mais vous m'avez interrompu d'une rude manière. Au surplus je ne m'en plains pas, puisque le coup d'épée, que je vous ai donné, m'a procuré de nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement. Aprésent Seigneur Don Lope, je [ne] vous demande plus qu'une seule grace, c'est de ne vous mêler de rien jusqu'au moment de l'exécution, pas la plus petite question, pas le plus petit mot. Laissez vous faire, Seigneur Don Lope, laissez vous faire. ” Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre chambre avec l'homme de confiance de Mademoiselle Moro. Ils furent longtems à conférer, après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main, une espèce de plan, qui figurait la ruelle des augustins. “ Voici me dit-il, le bout de la rue, qui donne vers les Domenicains. C'est-là que se tiendra l'homme que vous avez vu, avec deux autres dont il répond. Mais je me tiendrai au bout opposé avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les vôtres Don Lope. — Non, non, je me trompe, il y aura là un couple ; mais l'élite se tiendra vers cette porte de derriere pour tenir en échec les gens du Duc de Sancta Maura ”

Je crus que toutes ces explications me donnaient aussi le droit de dire quelques mots et de m'informer de ce que je ferois moi pendant ce tems là. Mais Busqueros m'interrompit d'un air fort impérieux me dit : “ Pas une question seigneur Don Lope, pas le plus petit mot. C'est notre condition, si vous l'avez oubliée, je m'en rappelle moi ”

Tout le reste du jour Busqueros ne fit qu'aller et venir. Le soir ce fut la même chose, tantôt la maison voisine était trop éclairée, ou bien il y avait dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avaient point encore été aperçu. Quelquefois Busqueros venait lui-même, & d'autres fois il m'envoyait ses rapports par un affidé. Enfin il vint me prendre, et je me mis en devoir de le suivre.

Vous jugez bien que le cœur me battait. L'idée de désobeir à mon père contribuait à me troubler ; mais l'amour l'emportait sur tous les autres sentimens

Busqueros en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite, & il leur donna le mot de guet. " S'il passait quelqu'un me dit-il, mes amis auraient l'air de prendre querelle entre eux, & le passant prendrait bien vite une autre rue. — Apresent continua-t-il nous y voici. L'échelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien appuyée contre des pierres à bâtir. Je vais observer les signaux, et quand je frapperai dans ma main vous y monterez. " Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangements, Busqueros se fut trompé de fenêtre. C'est là cependant ce qu'il avait fait et vous en verez les suites.

J'avais le bras en écharpe, cependant au signal qu'il me donna, je montai très bien, en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut de l'échelle, je ne trouvai point le volet entre ouvert, comme on me l'avait promis. Je me hasardai de frapper avec le bras qui me restait, ne m'appuyant ainsi que sur mes jambes. En ce moment un homme ouvrit avec violence, poussa contre moi le volet, je perdis l'équilibre, et tombai du haut de l'échelle, sur le[s] pierres à batir, qu'il y avait au bas. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avais déjà blessé. Une jambe engagée dans les échellons fut aussi cassée, l'autre démié & je m'écorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. L'homme qui avait ouvert le volet et qui apparament désirait que je mourusse, me cria : " Es-tu mort ? " Je craignis qu'il ne voulut m'achever, et je répondis, que j'étais mort

Ensuite le même homme me cria : " Y-a-t-il un Purgatoire ? " Comme je souffrais des maux affreux, je répondis : " qu'il y avait sans doute un Purgatoire, et que j'y étais déjà. " Ensuite je crois que je m'évanouis

Ici j'interrompis Soares et je lui demandai, s'il y avait de l'orage ce soir-là ? " Sans doute, me répondit-il des tonnères et des éclaires, et c'est cela peut-être, qui a fait, que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah ! m'écriai-je, il n'en faut pas douter, voila notre ame du purgatoire. Voila notre pauvre Aguilar ! " En même tems je courus dans la rue, & comme le jour commençait à poindre, je pris des mules de louage, et je me rendis en hâte au couvent des Camaldules. Je trouvai le chevalier de Toledé prosterné devant un[e] image. Je me prosternai à coté du chevalier, et comme il n'est pas permis de parler haut chez les Camaldules, je m'approchai de son oreille et je lui racontai toute l'histoire de Soares. Cela ne fit d'abord aucune impression ; mais Toledé se tournant vers moi, me dit aussi à l'oreille : " Mon cher Avarito, crois-tu que la femme de l'Oydor Uscariz m'aime encore, et qu'elle me soit restée fidelle ?

— Bravo lui répondis-je ; mais chut ne scandalisons pas ces bons hermites. Faites votre prière comme de coutume, moi je vais annoncer que nous avons fini le tems de notre retraite. " Le supérieur ayant su que notre dessein était de rentrer dans le monde n'en loua pas moins la piété du chevalier.

Dès que nous fûmes hors du couvent, le chevalier reprit toute sa gaité. Je lui parlai de Busqueros, il me dit qu'il était un Gentil homme attaché au Duc D'Arcos & qu'il passait dans tout Madrid pour un homme insupportable.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller, et il ne reparut plus de la soirée.

TRENTE SEPTIÈME JOURNÉE.

Ce jour fut consacré au repos, le déjeuner fut plus abondant & mieux apprêté. Personne n'y manqua. La belle Juive avait pris quelque soin de sa parure ; mais ce soin était superflu, si son intention était de plaire au Duc, ce n'était pas sa figure qui le séduisait ; mais il voyait en elle une femme distinguée des autres, par une plus grande profondeur dans les pensées, & par un esprit que les sciences exactes avaient achevé de former

Rebeca depuis longtemps désirait connaître les sentiments du Duc en matière [cahier] 8 de religion ; car elle avait une aversion décidée pour le Christianisme et elle trempait dans le complot, qui tendait à nous faire embrasser le Mahométisme. Elle s'adressa donc au Duc sur un ton moitié sérieux et moitié badin, et lui demanda, s'il n'y avait pas dans sa religion une équation qui l'embarassait

Vélasquez était devenu très sérieux au mot de religion ; mais lorsqu'il vit qu'on lui adressait une espèce de plaisanterie, il eut l'air de mécontentement, donna quelques instants à la réflexion, et répondit en ces termes : “ Je vois où vous en voulez venir. Vous interpellez ma géométrie, je vais donc vous répondre en géométrie. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché (∞), et divisé par l'unité ; si je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité, et je la divise par le signe de l'infini ; mais ces signes dont je me sers dans le calcul, ne me donnent point l'idée de ce que j'exprime. L'infiniment grand, c'est infiniment de fois le ciel des étoiles fixes. L'infiniment petit, est une subdivision infinie du plus petit des atômes. J'indique donc l'infini ; mais je ne le comprends point.

Or donc, si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer ; mais seulement indiquer l'infiniment grand & l'infiniment petit ; comment exprimerai-je, ce qui est en même temps, infiniment grand, infiniment intelligent, infiniment bon et créateur de tous les infinis. Ici l'église vient au secours de ma géométrie, elle m'offre l'expression de trois contenus dans l'unité, sans la détruire, que puis-je opposer à ce qui passe ma conception, je n'ai qu'à me soumettre.

Ce n'est pas la science qui conduit à l'incrédulité, c'est plutôt l'ignorance. L'ignorant croit comprendre une chose, pourvu qu'il la voie tous les jours. Le physicien marche au milieu des énigmes, toujours occupé à comprendre, et ne comprenant jamais qu'à demi. Il apprend à croire à ce qu'il ne comprend pas, et c'est un pas de fait vers la foi. Don Neuton & Don Leibnitz, ont été de vrais chrétiens et même théologiens, et tous les deux⁷⁶ ont admis le mystère numérique, qu'ils ne pouvaient comprendre.

S'ils fussent nés dans notre église, ils eussent également admis, un autre mystère non moins inconcevable, qui consiste dans la possibilité d'une union intime entre l'homme et son créateur. Le problème de cette possibilité ne présente aucune donnée directe, puisqu'il n'offre pour ainsi dire que des inconnues ; mais il offre cependant quelque prise, en ce qu'il nous indique une séparation entière entre l'homme et les autres⁷⁷ intelligences revêtues de matière. Car si l'homme est réellement seul de son espèce sur ce globe, si nous sommes bien convaincus de son entière séparation d'avec tout le règne animal, nous admettons avec moins de répugnance qu'il puisse s'unir à son Dieu. Ainsi préparé occupons nous un instant de l'intelligence des animaux.

L'animal veut, se rappelle, combine, balance, se décide ; il pense ; mais l'animal ne pense point sa pensée ; ce qui est la force intellectuelle élevée à la seconde puissance. L'animal ne dit point : je suis un être pensant. Cette abstraction est si peu en son pouvoir, que l'on ne voit jamais un animal avoir une idée des nombres, qui sont pourtant la plus simple des abstractions

La Pie ne quitte point son nid, tant qu'elle soupçonne qu'un homme est caché dans les environs. On a voulu s'assurer de l'étendue de son intelligence. Des chasseurs sont entrés dans une cachette au nombre de cinq. Ils en sortirent les uns après les autres, et la Pie n'a quitté son nid qu'après avoir vu sortir le cinquième. Quand les chasseurs sont venus six ou sept, la Pie a perdu son compte, ou bien elle est toujours sortie au cinquième. Les en ont conclu [sic], que la Pie pouvait compter jusqu'à cinq. Ils se sont trompés. La Pie avait retenu l'image collective de cinq hommes ; mais elle ne les avait pas comptés. Compter, c'est abstraire le nombre de la chose

Nous voyons des charlatans montrer⁷⁸ des petits chevaux, qui battent du pied autant de fois qu'il y a de pics ou de trefles dans une carte, mais c'est un signe du maître qui les fait battre ou cesser. Ils n'ont aucune idée de la numération. Et cette abstraction la plus simple de toutes peut être regardée

⁷⁶ Interl. aut. Les corrections de Potocki n'interviennent que dans les idées de Velasquez.

⁷⁷ Interl. aut.

⁷⁸ Surch. aut. : monter

comme la limite de l'intelligence des animaux.

Sans doute l'intelligence des animaux approche souvent de la nôtre. Le chien a bientôt reconnu le maître de la maison, ses amis, et les indifférents. Il aime les uns, il souffre à peine les autres. Il hait les gens de mauvaise mine. Il se trouble, il s'agite, il craint. Il espère, il est honteux lorsqu'on le surprend à faire ce qui lui est défendu. Pline dit que l'on avait appris à danser à des Elephants, et qu'on les surprit une fois, répétant leur leçon au clair de la lune.

L'intelligence des animaux nous étonne, tant qu'elle s'applique à des faits particuliers. Ils font ce qu'on leur ordonne. Ils évitent ce qui leur est défendu, comme tout ce qui leur serait nuisible d'une autre manière. Mais ils n'ont point séparé⁷⁹ l'idée générale du bien de l'idée particulière de telle ou telle action. Ils ne peuvent donc point classer leurs actions. Ils ne peuvent point les diviser en bonnes &⁸⁰ mauvaises. Cette abstraction est plus difficile que celle des nombres, ils ne sont pas capables du moins, ils ne le seront pas du plus

La conscience est en partie l'ouvrage de l'homme, puisque ce qui est mal dans un pays est bien dans un autre. Mais en général elle avertit de ce que l'abstraction a mis sous l'une ou l'autre indication, à savoir du bien ou du mal. Les animaux sont incapables de cette abstraction. Ils n'ont donc point de conscience, ils ne peuvent donc pas la suivre, ils ne sont donc pas susceptibles de récompenses ni de peines ; si ce n'est de celles que nous leur infligeons pour notre utilité et non pour la leur.

Voilà donc l'homme seul de son espèce sur un globe, où nous ne voyons rien qui ne rentre dans un plan général. L'homme seul sait penser⁸¹ sa pensée, sait abstraire & généraliser une qualité. Par là même, il est seul susceptible de mérite et de déshonneur ; Parce que l'abstraction, généralisation et division en bien et mal, lui ont formé une conscience.

Mais pourquoi l'homme aurait-il des qualités, qui le distinguent de tous les autres animaux ? Ici l'analogie nous conduit à dire, que si tout dans ce monde a un but bien marqué, la conscience ne peut avoir été donnée à l'homme pour rien. Et voilà que le raisonnement nous a conduit à la religion naturelle. Et celle-ci où nous conduit-elle ? Si ce n'est au même but que la religion révélée, c'est-à-dire à des rémunérations futures. Or quand les produits sont les mêmes, les facteurs ne sauraient être fort différents.

Mais le raisonnement, sur qui se fonde la religion naturelle est un instrument dangereux, qui blesse aisément celui qui s'en sert. Quelle vertu n'a-t-on pas attaqué par le raisonnement ? Quel crime n'a-t-on pas voulu justifier ? L'Eternelle providence pouvait elle exposer le sort de sa morale et la mettre à la merci du sophisme. Non sans doute, et la foi appuyée sur les habitudes de l'enfance, sur l'amour filial, sur les besoins du cœur, offre à l'homme un appui plus sûr que celui de la raison. La conscience elle-même, qui nous sépare de la brute, a été mise en doute, et des sceptiques en ont voulu faire leur jouet. Ils ont insinué que l'homme ne différerait en rien de mille autres intelligences revêtues de matière, qui peuplent ce monde. Mais en dépit d'eux, l'homme sent qu'il a une conscience et le prêtre dans les paroles de la consécration lui dit : “ Un Dieu descend sur ces autels et s'unit. [*sic*] ” Alors⁸² l'homme sent bien qu'il n'appartient pas à⁸³ la nature brute, il rentre en lui-même et y retrouve sa conscience.

Mais (me direz-vous) il ne s'agit point de me prouver que la religion naturelle aille au même but que la religion révélée. Si vous êtes chrétien, il vous faut croire à la religion révélée, ainsi qu'aux miracles qui l'ont établie. — Un moment s'il vous plaît, fixons d'abord la différence qu'il y a entre la religion révélée et la religion naturelle

Selon le théologien, Dieu est l'auteur de la religion chrétienne. Selon le philosophe, il l'est aussi, puisque rien, selon lui, n'arrive que par la permission divine. Mais le théologien s'appuie sur des

⁷⁹ *Interl. aut.*

⁸⁰ *Surch. :* ou

⁸¹ *Interl. aut.*

⁸² *Surch. aut. :* [mot illisible]

⁸³ *Surch. aut. :* de

miracles qui sont des exceptions aux lois générales de la nature & font quelque peine au philosophe. Celui-ci (en tant que physicien) est porté à croire, que Dieu l'auteur de notre sainte religion, n'a voulu l'établir que par des moyens humains⁸⁴ & sans déroger aux lois générales, qui régissent le monde physique & moral

Ici la différence est assez légère ; mais le physicien tente une différenciation encore plus délicate. Il dit au théologien : “ Ceux qui ont vu les miracles n'ont pas eu de peine à y croire. Le mérite de la foi est pour vous, qui êtes venu dix huit siècles plus tard ; mais si la foi est un mérite, la vôtre est également éprouvée, soit que ces miracles aient réellement eu lieu, ou qu'une tradition sacrée vous en ait transmis la connaissance. Et si l'épreuve est la même, le mérite est le même aussi. ”

Ici le théologien quitte la défensive, et dit au physicien : “ Mais vous même, qui vous a révélé les lois de la nature ? Comment savez vous ? si les miracles, au lieu d'être des exceptions, ne sont pas plutôt des manifestations de phénomènes, qui ne vous sont pas connus ; car vous ne connaissez pas les lois de la nature, auxquelles vous osez en appeler des décrets de la religion. Ces rayons visuels, que vous avez soumis aux lois de l'optique, comment se pénètrent-ils en tout sens sans jamais se choquer ? tandis que s'ils rencontrent une glace ils sont répercutés, comme s'ils étaient des corps élastiques. Les sons se croisent de même, et l'écho répète leur image. Ils suivent à peu près la loi des rayons visuels. Cependant ils semblent n'être qu'un mode et les rayons visuels semblent des corps. Mais vous ne le savez pas. Car au fond vous ne savez rien. ”

Le physicien est bien obligé d'avouer qu'il ne sait rien ; mais il dit : “ Si je ne suis pas en état de définir un miracle, bien loin de le nier. Vous Siegneur [*sic*] théologien, vous n'êtes pas en droit de rejeter le témoignage des pères de l'église, qui avouent que nos dogmes et nos mystères, ont déjà existé dans les religions antérieures. Vous devez vous rapprocher de mon opinion, et convenir que les mêmes dogmes ont pu être établis sans le secours des miracles. (enfin ajoute le physicien) Si vous voulez que je vous dise nettement mon opinion sur l'origine du Christianisme, la voici :

Les temples des anciens étaient des boucheries. Leurs Dieux d'impudents adultères. Mais quelques réunions d'hommes religieux avaient des principes plus épurés, des offrandes moins dégoûtantes. Les philosophes désignaient la divinité sous le nom de Théos, sans spécifier Jupiter ni Saturne. Rome alors soumettait le monde à ses armes, et l'asservissait à ses vices. — Un maître divin parut en Palestine, il prêcha l'amour de ses semblables le mépris des richesses, le pardon des injures, la résignation aux volontés d'un père qui est au Ciel.

Des hommes simples l'avaient suivi pendant sa vie. Ils se réunirent après sa mort. D'autres hommes plus éclairés, choisirent parmi les rites payens, ce qu'il y avait de plus adapté au nouveau culte. Enfin les Pères de l'église firent entendre sur la chaire, une éloquence plus persuasive que celle dont jusqu'alors avaient retenti les tribunes. Ainsi par des moyens humains en apparence, le Christianisme s'est formé de ce qu'il y a de plus pur dans les religions des payens et des Juifs. Mais c'est toujours ainsi que s'accomplissent les desseins d'en haut. Sans doute le créateur des mondes, pouvait en lettre de feu, écrire sa sainte loi dans la nuit étoilée ; mais il ne l'a point fait. — Il a recélé dans les anciens mystères, les rites d'une religion plus parfaite, tout comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous mêmes sans les connaître, nous vivons au milieu de causes, dont les effets surprendront⁸⁵ la postérité. Aussi nous donnons à Dieu le nom de providence. Nous [ne] l'appellerions que Puissance, s'il en agissait autrement. ”

Telle est l'idée que le physicien s'est faite de l'origine du Christianisme. Elle est bien loin de plaire au théologien ; mais il n'a pas le courage de la combattre ; car il voit dans les opinions de son Antagoniste des idées justes & grandes, qui lui inspirent de l'indulgence pour des erreurs pardonnables.

Ainsi semblables aux lignes que nous nommons asymptotes, les opinions du philosophe et du théologien, peuvent sans se rencontrer tout à fait, se rapprocher l'une de l'autre, jusqu'à une distance

⁸⁴ *Interl. aut.*

⁸⁵ *Surch.* : surprenant

moindre qu'aucune distance donnée : c'est-à-dire que leur différence devient moindre qu'aucune différence donnée, et qu'aucune quantité appréciable. Or une différence que je ne puis apprécier, peut elle me donner le droit de mettre ma conviction en opposition avec celle de mes frères et de mon église. Me donne-t-elle le droit de semer mes doutes, au milieu de la croyance qu'ils professent, et dont ils ont fait la base de leur morale. Non sans doute je n'ai point ce droit là. Je me soumetts donc de cœur et d'âme. Don Neuton et Don Leibnitz, ont été chrétiens et même theologiens. Le dernier s'était occupé de la réunion des Eglises. Quand à moi qui ne devrait pas me nommer après ces grands hommes, j'étudie la théologie dans les œuvres de la Création pour y trouver de nouveaux motifs d'adorer le Créateur. ” Après avoir ainsi parlé, Velasquez ôta son chapeau, prit un air de recueillement, et tomba dans une rêverie que chez un ascétique l'on eut pu prendre pour un[e] extase

Rebeca parut un peu déconcertée, et je compris que ceux⁸⁶ qui voulaient affaiblir nos principes de religion pour nous rendre ensuite Mahométant, n'auraient pas meilleur marché du géomètre que de moi.

TRENTE HUITIÈME JOURNÉE.

Le repos de la veille avait fait du bien. On se remit en route avec plus de courage. Le Juif errant n'avait point paru le jour précédent, parce que ne pouvant rester un instant en place, il ne pouvait nous rien conter, qu'autant que nous étions en marche nous mêmes ; aussi n'avions nous pas fait un quart de lieue qu'il parut, reprit sa place accoutumée, entre Velasquez et moi, et commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Dellius vieillissait et sentant sa fin approcher, il nous fit venir, Germanus et moi, et nous d'aller [*sic*] creuser dans la cave à coté de la porte, que nous y trouverions un cofret de bronze, et que nous eussions à le lui apporter. Nous fimes ce qu'il nous avait ordonné, nous trouvâmes le cofre et nous le lui apportâmes. Dellius tira une clef de son sein, ouvrit le cofret, puis il nous dit : “ Voici deux parchemins revêtus de signatures et de sceaux. L'un des parchemins doit assurer à mon cher fils la possession de la plus belle maison de Jérusalem. L'autre est un titre qui vaut trente mille dariques et les intérêts de bien des années. ” Alors il me raconta toute l'histoire de mon grand père Hiskias, et de mon ayeul Sédékias puis il ajouta : “ Cet homme injuste et avide existe encore, ce qui prouve que les remors ne tuent point. Mes enfants dès que je ne serai plus, vous irez à Jérusalem ; mais ne vous y faites point connaître jusqu'à ce que vous ayez des protecteurs, et peut-être vaudra-t-il mieux attendre la mort de Sédékias, qui vu son grand âge ne peut être que très prochaine. En attendant vous pouvez vivre de vos cinq cents dariques. Vous les trouverez cousues dans cet oreiller qui ne me quitte jamais. — Je n'ai qu'un conseil à vous donner, menez une vie exente de reproches, vous serez récompensés par la sérénité qu'une bonne conscience répandra sur le soir de votre vie. Quant à moi je veux mourir comme j'ai vécu, c'est-à-dire : en chantant, ce sera comme l'on dit le chant du cygne. Homère aveugle comme moi, a fait une hymne à Appollon, qui est ce même soleil qu'il ne voyait pas et que je ne vois pas non plus. J'ai mis autrefois cette hymne en musique, je vais l'entonner ; mais je doute que je puisse arriver jusqu'à la fin. ” Dellius chanta donc l'hymne, qui commence par “ Salut heureuse Latone ”, Mais lorsqu'il fut à “ Delos, si tu veux que mon fils habite tes bords. ” la voix de Dellius s'affaiblit, il se pencha sur mon épaule et rendit l'âme.

Nous pleurâmes longtems notre viel ami, enfin nous partîmes pour la Palestine, et nous arrivâmes à Jérusalem le douzieme jour après notre départ d'Alexandrie. Pour plus de sureté, nous changeâmes de nom. Je pris celui d'Antipas, & Germanus se fit appeller Glaphyras. Nous nous arrê tâmes d'abord

⁸⁶ *Interl. aut.* : que ceux

dans une taverne hors des portes de la ville, et nous étant informés de la demeure de Sédékias, on nous l'enseigna tout de suite ; car c'était la plus belle maison de Jerusalem, un vrai palais, digne d'un fils de Roi. Nous louâmes une mauvaise chambre chez un cordonnier qui logeait vis-à-vis de Sédékias. Je sortais peu, Germanus courait la ville et allait aux enquêtes.

Au bout de quelques jours il vint me dire : “ Mon ami, j'ai fait une bonne découverte. Le torrent de Cedron, fait une nape d'eau m[a]gnifique derriere la maison de Sédékias. Ce viellard y passe toutes les soirées sous un berceau de jasmin. Il y est déjà, je vais te faire voir ton persécuteur. ”

Je suivis Germanus, et nous arrivâmes sur les bords du torrent, vis-à-vis d'un beau jardin, où je vis un vieillard endormi. Je m'assis vis-à-vis de lui et me mis à le contempler. Que son sommeil était différent de celui de Dellius. Des rêves facheux semblaient l'inquiéter et de tems à autre le fesaient tréssaillir. “ Oh ! Dellius (m'écriai-je) que tu avais raison de me recommander une vie innocente ! ” Germanus fit les mêmes observations que moi.

Comme nous en étions encore occupés, nous aperçûmes un objet qui nous fit bientôt oublier, nos observations et nos réflexions. C'était une jeune fille de seize à dix sept ans, d'une beauté merveilleuse que relevait encore une riche parure, son col, ses jambes, étaient chargés de perles, et de chaines enrichies de pierreries, d'ailleurs elle n'était vêtue que d'une tunique de lin brodée en or. Germanus s'écria “ C'est Vénus elle même. ” Moi par un mouvement involontaire, je me prosternai devant elle. La jeune beauté nous aperçut et parut un peu troublée ; mais ensuite elle se rassura, prit un évantail de plumes de paons, et l'agita au-dessus de la tête du vieillard pour le rafraichir, & prolonger son sommeil

Germanus prit un livre qu'il avait apporté exprès et fit semblant de lire, moi je fis semblant de lire, moi je fis semblant d'écouter [*sic*] ; mais nous n'étions occupés que de ce qui se passait dans le jardin. — Le vieillard s'éveilla ; quelques questions qu'il fit à la jeune fille, nous prouverent qu'il avait la vue fort affaiblie, et qu'il ne pouvait nous appercevoir dans le lieu où nous étions, ce qui nous fit grand plaisir ; car nous nous propositions d'y venir souvent. Sédékias s'en alla s'appuyant sur la jeune beauté et nous retournâmes chez nous. Faute d'autres occupations nous fîmes jaser notre hôte le cordonnier et nous apprîmes de lui que Sédékias n'avait point de fils vivant, et que ses biens devaient passer à la fille d'un de ses fils, que cette jeune personne s'appellait Sara, et que son grand père l'aimait beaucoup.

Lorsque nous fûmes retirés dans notre chambre, Germanus me dit : “ Mon cher ami, j'imagine un moyen de finir tout d'un coup avec ton grand oncle. Ce serait d'épouser sa petite fille ; mais il faudra beaucoup de prudence pour y réussir. ” Cette idée me plut beaucoup, nous nous en entretenîmes longtemps et j'en rêvai la nuit.

Le lendemain, je retournai au torrent, j'y allai encore les jours suivans. Je ne manquais guère d'y voir ma jeune cousine, tantôt seule tantôt avec son grand père, et sans que je parlasse, la jeune beauté devinait de reste que je n'étais là que pour elle.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de sa narration, nous arrivâmes au gîte, et l'infortuné vagabond se perdit dans les montagnes.

Rebeca se garda bien de remettre le Duc sur l'article de la religion ; mais comme elle desirait connaitre ce qu'il appellait son système, elle saisit la première occasion de lui en parler et même le pressa de questions.

“ Madame (lui répondit Velasquez) nous sommes des aveugles qui touchons à quelques bornes, et savons le bout de quelques rues ; mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville. Cependant puisque vous le desirez je tâcherai de vous donner une idée, de ce que vous appelez mon système, et que j'appellerai plutôt ma maniere de voir les choses

Or donc, tout ce que notre œil embrasse, tout ce vaste horison qui s'étend au pied des montagnes, enfin toute la nature perceptible à nos sens, on peut la diviser en matière morte et en matière organisée, c'est-à-dire que la seconde division diffère de la première par ses organes ; mais qu'elle y appartient absolument par ses éléments. Ainsi Madame, les éléments dont vous êtes composée, on pourrait les trouver également dans la roche sur laquelle nous sommes assis et dans l'herbe qui la tapisse. En effet

vous avez de la chaux dans vos os, de la terre silicieuse dans votre chair, de l'alcali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont une combinaison d'un combustible, avec quelque élément de l'atmosphère. Enfin si l'on vous mettait dans un fourneau à reverbère, l'on pourrait vous réduire à n'être qu'un flacon de verre et si l'on y ajoutait quelque chaux métallique, l'on pourrait faire de vous un très bel objectif de telescope

— Monsieur le Duc (dit Rebéca) vous m'offrez là une image tout à fait riante ; mais continuez s'il vous plaît. ” Le Duc pensa que sans s'en apercevoir il avait fait quelque compliment à la belle Juive. Il ota son chapeau d'un air gracieux et continua en ces termes.

“ Nous voyons dans les éléments de la matière morte, un[e] tendance spontanée, sinon à l'organisation au moins à la combinaison. Les éléments s'unissent, se séparent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation ; mais ils ne s'organisent point d'eux-mêmes. Sans germe, ils ne sauraient passer à cet autre genre de combinaisons, dont le résultat est la vie.

Semblable au fluide magnétique, la vie n'est aperçue que par ses effets. Son premier effet est d'arrêter dans les corps organisés, une fermentation intérieure, qu'on appelle putréfaction, et qui commence dans les corps doués d'organes dès qu'ils ont été⁸⁷ abandonné par la vie.

La vie peut être longtemps cachée dans un fluide, comme dans⁸⁸ l'œuf, où dans un solide comme dans les graines, et elle se développe lorsque les circonstances lui sont favorables.

La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides, même dans le sang qui se putrefie⁸⁹, lorsqu'il est hors de nos veines

La vie est dans les parois de l'estomac, et les garantissent de l'effet du suc gastrique, qui dissout tous les corps privés de vie que l'on met dans l'estomac.

La vie se conserve plus ou moins longtemps, dans le[s] membres séparés du corps.

Enfin la vie jouit de la propriété de se propager, c'est ce qu'on appelle le mystère de la génération, qui est mystérieuse, comme tout l'est dans la nature

Les êtres organisés se divisent en deux grandes classes, l'une qui a la combustion⁹⁰, donne de l'alkali fixe, l'autre qui abonde en alkali volatil [cahier] 9 Les plantes forment la première classe, les animaux la seconde

Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation, semblent fort au-dessous de certaines plantes, tels les mucilages animés que l'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides, qui se logent dans le cerveau des brébis

Il y en a d'une organisation supérieure, dans lesquels on ne démêle cependant pas bien clairement ce qu'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal du corail épanouit sa capsule, pour engloutir les animalcules dont il fait sa nourriture. Nous pouvons croire que ce mouvement est en [sic] effet de son organisation, comme nous voyons les fleurs se fermer pendant la nuit et se tourner vers la lumière pendant le jour

L'espèce de volonté du polype, lorsqu'il étend ses bras, et couvre sa capsule, peut être comparée avec assez de justesse, à la volonté de l'enfant qui vient de naître, qui n'a pas encore pensé, et qui veut ; car la volonté chez les enfants précède la pensée, et elle est le résultat immédiat du besoin, ou de la peine

En effet, un membre longtemps gêné, veut s'étendre et nous le fait vouloir. L'estomac se refuse souvent au régime qu'on lui prescrit. Les glandes salivaires s'enflent à la présence d'un mets convoité, et le palais veut aussi. Souvent la raison a bien de la peine à prendre le dessus.

Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été sans manger, sans boire, raccourci dans ses membres et longtemps dans le célibat, l'on verra que plusieurs parties de son corps, lui feront vouloir à

⁸⁷ *Interl. aut.*

⁸⁸ *Interl. aut.*

⁸⁹ *Surch. aut.* : purifie

⁹⁰ *Surch. aut.* : combinaison

la foi des choses différentes

Ces volontés qui dérivent immédiatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte, comme dans l'enfant qui vient de naître. Ce sont les premiers éléments de la volonté supérieure, qui se développe ensuite en raison de la perfection de l'organisation.

La volonté dans l'enfant qui vient de naître précède probablement la pensée ; mais de très peu, et la pensée a aussi ses éléments que nous ferons connaître ”

Comme Velasquez en était à cet endroit du développement de ses idées, on vint nous interrompre. Rebeca témoigna au Duc, tout le plaisir qu'elle avait eue à l'entendre, et l'on remit au lendemain, la suite d'une instruction, à laquelle je prenais aussi beaucoup d'intérêt.

TRENTE NEUVIÈME JOURNÉE.

Nous nous remimes en route, et fûmes bientôt rejoints par le Juif errant, qui reprit en ces termes le fil de son discours

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Tandis que j'étais occupé de la belle Sara, Germanus qui n'y prenait pas le même intérêt, avait passé plusieurs jours à entendre les leçons d'un maître appelé Josué, et devenu ensuite si célèbre, sous le nom de Jesus. Car Jesus est en grec le même nom que Jehoschuah en hébreu, comme on peut le voir par la version des Septante. — Germanus voulait même suivre son maître en Galilée ; mais l'idée qu'il pouvait me devenir utile, le détermina à rester à Jérusalem

Un soir Sara ôta son voile et voulut l'attacher aux branches d'un arbre de beaume ; mais le vent s'emparant de ce léger tissu, le fit un peu voltiger puis tombant dans le Cedron, je m'élançai dans les flots du torrent, je saisis le voile, et le suspendis à des rameaux au bas de la terrasse. Sara me jeta une chaîne d'or qu'elle avait détachée de son col. Je la baisai & repassai le torrent à la nage.

Le vieux Sédékias, s'était éveillé au bruit. Il voulut savoir ce qui était arrivé, Sara le lui expliquait, il se croyait près de la balustrade ; mais il était sur des rochers, où l'on n'en avait point mis, parce que des arbustes en tenaient lieu. Le pied vint à glisser au vieillard, les arbustes cederent, il roula jusqu'au torrent. Je m'y précipitai après lui, je le saisis, et le ramenai au rivage. Tout cela fut l'affaire d'un instant.

Sédékias reprit ses sens, et se voyant dans mes bras, il comprit qu'il me devait la vie. Il me demanda qui j'étais, je lui répondis que j'étais un Juif d'Alexandrie, que [je] m'appellais Antipas, et que n'ayant ni biens, ni parents j'étais venu chercher fortune à Jerusalem. “ Je veux te tenir lieu de père, (me dit Sédékias) et tu logeras chez moi. ” J'acceptai l'invitation, sans faire mention de Germanus qui ne le trouva point mauvais et continua de loger chez le cordonnier. Ainsi je fus installé dans la maison de mon grand ennemi, et je fis tous les jours quelques progrès dans l'estime d'un homme qui m'eut assassiné, s'il eut su que j'étais l'héritier légitime de la plus grande partie de son bien. Sara de son côté me voyait tous les jours avec plus de plaisir.

Le commerce du change, se faisait alors à Jerusalem, comme il se fait encore aujourd'hui dans tout l'orient. Si vous allez au Caire ou bien à Bagdad, vous y verrez aux portes des mosquées des hommes assis à terre, ayant sur leurs genoux de petites tables qui ont une coulisse à l'un des coins, pour faire couler l'argent déjà compté. Auprès d'eux sont des sacs d'or et d'argent, qu'ils débitent à ceux qui ont besoin de telle ou telle monnaie. Aujourd'hui l'on appelle ces changeurs des sarafs. Vos Evangélistes les ont appelé trapésites à cause des petites tables dont je vous ai parlé

Presque tous les changeurs de Jerusalem, ne travaillaient que pour le compte de Sédékias, qui s'entendait avec les fermiers Romains et les douaniers, pour faire hausser ou baisser à son gré, telle monnaie qu'il vouloit. Je compris bientôt que le plus sûr moyen de gagner les bonnes grâces de mon oncle, serait de me rendre habile changeur, et de suivre avec attention, toutes les hausses et les baisses

de l'argent. Je réussis de manière qu'au bout de deux mois on ne faisait plus d'opération sans me consulter. — Vers ce tems là, il courut un bruit que Tibère avait ordonné une refonte générale des monnoyes dans tout l'Empire, que celles d'argent n'auraient plus de cours, et qu'on les fonderait en lingots, pour en composer le trésor du Prince. Je n'avais point inventé cette nouvelle ; mais je crus qu'il m'était permis de la répandre, et vous pouvez juger de l'effet qu'elle dut produire sur le peuple changeur. Sédékias lui même ne savait qu'en penser et ne pouvait se déterminer à prendre un parti

Je vous ai dit que dans tout l'orient, l'on voit encore des changeurs à la porte des Mosquées, à Jerusalem nous étions dans le temple même ; il était vaste et dans le coin que nous occupions, nous n'embarassions pas le service divin. Mais depuis quelque[s] jours l'on ne voyait plus de changeurs parceque l'alarme était générale. Sédékias ne me demandait pas mon opinion ; mais il semblait vouloir la lire dans mes yeux. Enfin lorsque je crus la monnoye d'argent assez décréditée, je présentai mon plan à mon grand oncle, il m'écouta attentivement, parut longtemps indécis et rêveur. Enfin il me dit : “ Mon cher Antipas, j'ai dans ma cave deux millions de sésteres en or, et si ta spéculation réussit, tu pouras prétendre à la main de Sara. ”

L'espoir de posséder la belle Sara et la vue de l'or toujours séduisant pour un Juif, me jetterent dans un ravissement dont je ne sortis que pour aller par la ville, et décrier encore la monnoye d'argent. Germanus me secondait de son mieux. Je gagnai quelques marchands qui refusèrent de vendre pour de l'argent, enfin les choses en vinrent au point que les habitans de Jérusalem, prirent l'argent dans une sorte de dégoût & d'horreur. Lorsque nous crûmes que ce sentiment était poussé assez loin, nous nous préparâmes à mettre notre projet en exécution

Le jour venu, je fis porter au temple tout mon or dans des vases d'airain couverts. J'annonçai que Sédékias ayant un payement à faire en argent, s'était déterminé à acheter deux cent mille sestres à raison d'une once d'or pour vingt cinq d'argent : c'est-à-dire qu'il y gagnait cent pour cent et plus. Cependant l'empressement à profiter de ce bon marché, était tel, que j'avais changé ainsi la moitié de mon or. Nos portefaix enlevaient l'argent à mesure, et l'on croyait que je n'avais encore acquis de cette manière que vingt cinq ou trente mille sestres. Tout allait donc à merveille, et j'étais sur le point de doubler la fortune de Sédékias, lorsqu'un Pharisien vint nous dire :

Comme le Juif errant, en était à cet endroit de sa narration, il se tourna vers Uzeda et lui dit : “ Un Cabaliste plus puissant que toi me force à te quitter

— Oui-dà (dit le Cabaliste) tu ne veux pas nous conter la bagarre qu'il y a eu dans le temple et les coups que tu as reçus

— Le vieux du mont Liban m'appelle ” dit le Juif, et il disparut à nos yeux. J'avoue que je n'en fus pas trop fâché, et je ne souhaitai pas son retour, parceque je soupçonnais que cet homme n'était qu'un fourbe très versé dans l'histoire, et qui sous le prétexte de nous raconter celle de sa vie, nous disait des choses qu'il [ne] nous convenait pas d'entendre.

Cependant nous arrivâmes au gîte, et Rebeca pria le Duc de vouloir bien continuer à l'instruire de son système. Il donna quelques instants à la réflexion, ensuite il commença en ces termes.

“ J'ai cherché hier à vous faire découvrir les éléments de la volonté, et comment elle a précédé la pensée, et nous nous étions proposé de remonter aux éléments de la pensée

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité, nous a montré le véritable chemin que l'on doit suivre dans les recherches métaphisiques, et ceux qui ont pensé ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus.

Longtems avant Aristote⁹¹, le mot idée voulait dire, image chez les Grecs, et de là vient aussi le mot idole. Aristote⁹² ayant examiné chacune de ses⁹³ idées, vit que toutes provenaient réellement d'une image, c'est-à-dire d'une impression faite sur les sens. De là vient que le Génie, le plus inventif

⁹¹ *Surch. aut.* : Arioste

⁹² *Surch. aut.* : Arioste

⁹³ *Surch.* : ces

ne peut cependant rien inventer. Les mythologues assemblèrent le buste d'un homme, et le corps d'un cheval, le corps d'une femme et la queue d'un poisson. Ils ôtèrent un œil aux cyclopes, ajoutèrent des bras à Briarée ; mais ils n'inventèrent rien ; car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote⁹⁴, il est reçu que rien n'est dans la pensée que ce qui a été dans les sens.

Mais de nos jours, il est venu des philosophes qui se sont cru plus profonds, et qui ont dit : “ Nous convenons que l'ame, n'aurait pu développer ses facultés, sans l'entremise des sens. Mais les facultés une fois développées, l'ame conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens, telles que l'espace, l'éternité, les vérités mathématiques ”

Je vous l'avoue, je ne goûte point cette nouvelle doctrine. L'abstraction ne me paraît être qu'une soustraction. Pour abstraire, il faut ôter. Si j'ôte mentalement de ma chambre tout ce qu'elle renferme, jusqu'à l'air, j'ai l'espace pur. Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent, j'ôte le corps, j'ai l'idée d'un Ange. Si des lignes j'ôte mentalement leur largeur, pour ne considérer que leur longueur, et les figures planes qu'elles renferment, j'aurai les Elements d'Euclide. Si j'ôte aux yeux d'un homme, et que j'ajoute à sa taille, j'aurai la figure d'un cyclope. Tout cela sont des images recues par les sens ; si les nouveaux docteurs m'offrent une seule abstraction, que je ne⁹⁵ puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple. Jusques là je veux m'en tenir au vieil Aristote⁹⁶.

Le mot idée (image) ne se rapporte pas uniquement, à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille, et nous donne l'idée qui appartient au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents, et nous donne l'idée de l'acide.

Mais observez que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression, en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron, l'idée seule fait couler la salive & agace nos dents. Une musique bruyante raisonne à nos oreilles longtemps après que l'orchestre a cessé de jouer. — Dans l'état actuel de la physiologie, nous ne pouvons encore expliquer le sommeil, ni par conséquent les rêves ; mais on peut dire cependant que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté les remettent dans les même état [*sic*], où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes lors de l'idée conçue.

De là, il résulte aussi que, en attendant que nous soyons plus avancés dans la connaissance de la physiologie, il nous est avantageux de considérer théoriquement⁹⁷, les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet, soit volontairement, soit involontairement ; observez que l'impression sera moins vive, si l'on ne fait que penser à l'objet ; mais que dans un état de fièvre, elle peut être aussi forte que la première impression recue. — Après cette suite de définitions, et de conséquences un peu difficiles à suivre, nous ferons quelques réflexions propres à jeter un nouveau jour sur cette matière.

Les animaux qui par leur organisation se rapprochent de l'homme, et qui montrent plus ou moins d'intelligence, ont tous à ce que je crois, le viscère appelé cerveau. Au contraire on ne peut démêler cet organe dans les animaux dont l'organisation se rapproche de celle des plantes

Les plantes vivent et plusieurs se meuvent ou plutôt remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres, qui comme les plantes, n'ont point le mouvement locomotif, ou destiné à changer de place. J'ai vu d'autres animaux marins, dont le mouvement toujours uniforme, comme celui de nos poumons, ne paraissait dériver d'aucune volonté

Les animaux mieux organisés, veulent et conçoivent des idées. L'homme seul jouit de l'abstraction

Mais tous les hommes n'ont pas cette faculté, un relâchement dans le système glanduleux⁹⁸ en prive le goétreux des montagnes. Et la privation d'un ou de deux sens, a l'effet de rendre l'abstraction

⁹⁴ *Surch. aut.* : Arioste

⁹⁵ *Interl. aut.*

⁹⁶ *Surch. aut.* : Arioste

⁹⁷ *Surch. aut.* : théoriquement

⁹⁸ *Surch.* : glandeux

très difficile. — Les sourds muets qui ressemblent aux animaux, en ce qu'ils n'ont pas l'organe de la parole, ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction ; mais on leur montre cinq ou dix⁹⁹ doigts, lorsqu'il ne s'agit pas de doigts et par là, ils prennent une idée des nombres. Ils voyent que l'on prie, que l'on se prosterne, et prennent l'idée d'un être invisible

On a bien plus de facilité avec les aveugles, parceque la langue étant le grand instrument de l'intelligence, on leur presente les abstractions toutes faites. D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particuliere à la combinaison.

Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd. Nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût, l'odorat, ou le tact. Il pourra rêver les mêmes idées. S'il est châtié par [*sic*] un méfait, il s'en abstiendra peut-être parce qu'il n'est pas entierement privé de mémoire. Mais l'idée abstraite du mal, je ne crois pas qu'aucune industrie humaine la puisse faire entrer dans son esprit. Il n'aura point une conscience, il ne sera point susceptible de mérite ni de démerite. S'il se rendait coupable d'un homicide, il ne pourrait avec justice en être puni. Voici donc deux âmes, deux portions du souffle divin bien différentes entre elles, et pourquoi ? pour deux sens de moins.

Une distance bien moindre ; mais tres grande encore, sépare l'Esquimau ou le Hottentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé. Quelle est la cause de cette différence ? Ce n'est plus le defaut d'un sens, c'est la quantité plus ou moins grandes des idées, et le nombre des combinaisons. L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu tous les événements dans l'histoire, a réellement une infinité d'images dans la tête que n'a point le paysan, et s'il combine ses idées, les rapproche, les compare, cet homme a du savoir et de l'esprit

Neuton avait une habitude continuelle de la combinaison des idées, et dans la foule d'idées qu'il a assemblées, s'est trouvé la combinaison de la pomme qui tombe, et de la lune retenue dans son orbite

De là je conclus, que la différence des esprits, est dans la quantité d'images, et dans la facilité de les combiner, et si j'ose m'exprimer ainsi, en raison composée du nombre des images et de la facilité de les combiner. Ici je demande encore un peu d'attention.

Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peut-être, ni volonté, ni idées. Leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive. Mais on peut toujours supposer que le polype d'eau douce, lorsqu'il étend ses bras pour engloutir le vermisseau en avale quelques uns qui lui plaisent plus que d'autres et qui lui donne l'idée du bon, du meilleur ou du mauvais. Et s'il a la faculté de rejeter les mauvais vermisseaux, il est à croire qu'il en a aussi la volonté. La premiere volonté, a été¹⁰⁰ le besoin qui lui a fait étendre ses huit bras. Les animalcules engloutis lui ont donné deux ou trois idées, rejeter un animalcule, en avaler un autre est une volonté de choix qui a résulté d'une idée ou de plusieurs.

Si nous appliquons les mêmes raisonnements a l'enfant, nous verrons que sa première volonté résulte immédiatement du besoin, c'est celle qui lui fait appliquer la bouche au sein de sa nourrice ; mais dès qu'il a goûté le lait de la nourrice, il a une idée, une autre impression se fait sur ses sens, et il acquiert encore une idée, puis une troisième, une quatrième. Les idées sont donc susceptibles de numération ; mais nous avons déjà vu, qu'elles étaient susceptibles de combinaisons. J'appelle combinaison l'assemblage, et non la transposition ; ainsi *ab* est la même combinaison que *ba*

Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière

Trois lettres prises deux à deux, peuvent s'assembler ou se combiner de trois manières, et toutes les trois ensemble cela fait quatre

Quatre lettres prises deux à deux donnent six combinaisons. Trois à trois elles en donnent quatre. Toutes ensemble une, cela fait onze

Cinq lettres donnent en tout 16 combinaisons

Six 57

⁹⁹ *Surch.* : six

¹⁰⁰ a été *surch.* : c'est

Sept	121
Huit	236
Neuf	495
Dix	1013
Onze	2035

Ainsi l'on voit qu'une seule idée de plus double déjà le nombre des combinaisons, et que les combinaisons de cinq idées sont au combinaisons de dix idées, comme 16 est à 1013, ou comme un est à soixante neuf.

Je ne pretends pas par ce calcul matériel numérer l'esprit ; mais seulement montrer la loi de tout ce qui est susceptible de combinaison.

Nous avons dit que la différence des esprits, était en raison composée de la quantité des idées, et de la facilité à les combiner.

Nous pouvons donc nous représenter une échelle de tous ces différents esprits. Supposons Neuton au haut de l'échelle, dont l'esprit serait représenté par cent millions et le paysan des Alpes, don[t] l'esprit serait représenté par cent mille. Nous pouvons entre ces deux nombres placer une infinité de moyennes proportionnelles, qui désigneront des esprits supérieurs au paysan, inférieurs à Neuton. Et dans cette échelle se trouvera votre esprit & le mien. — L'attribut des esprits qui sont au haut de l'échelle sera par exemple, d'ajouter aux découvertes de Neuton

De les comprendre
D'en saisir une partie
De briller par la combinaison.

Mais tout de même on peut se figurer une échelle décroissante, qui aille du paysan représenté par cent mille, aux esprits désignés par seize, onze, cinq, puis aux intelligences qui ont quatre idées et six combinaisons, trois idées et quatre combinaisons

L'enfant qui n'a que quatre idées et six combinaisons, n'abstrait pas encore ; mais entre ce nombre et cent mille, se trouvera la raison composée du nombre des idées et de leurs combinaisons, de laquelle le résultat est l'abstraction

Or, c'est à cette raison composée, que les animaux n'atteignent jamais, non plus que l'enfant sourd ou aveugle, celui-ci faute d'images, et l'animal par un défaut de combinaisons

L'abstraction la plus simple, est peut-être celle des nombres. Elle consiste à séparer des objets, leur quantité numérique. Avant de l'avoir faite, l'enfant n'avait pas encore abstrait, il est arrivé à la soustraction par l'analyse des qualités, qui est aussi une sorte d'abstraction. Il y est arrivé peu à peu, et lorsqu'il dépassera la première abstraction, il le fera aussi en combinant et acquérant des idées.

Donc cette série des moindres intelligences jusqu'aux plus hautes, se compose toujours de dimension de même genre, ou de valeurs de même espèce, par le nombre des images et selon la loi des combinaisons. Ce sont toujours les mêmes éléments

Donc les intelligences de différents ordres, peuvent réellement être regardées, comme d'un[e] seule espèce, tout comme le plus compliqué des calculs, peut cependant être considéré, comme étant de l'espèce des additions et soustractions et tout traité de Mathématiques, lorsqu'il est complet est réellement une échelle d'abstractions, depuis la plus simple jusqu'à la plus transcendante. " Velasquez ajouta encore à cette comparaison, quelques autres développements, dont Rebecca parut sentir tout le mérite, et ils se séparèrent réciproquement persuadés de leur mérite.

QUARANTIÈME JOURNÉE

Je m'éveillai de bonne heure, et quittai ma tente pour aller jouir de la fraîcheur du matin. Velasquez et la fausse Uzeda, étaient sortis dans la même intention.

Nous nous dirigeâmes vers le grand chemin, pour voir s'il ne paraissait pas de voyageurs, et lorsque nous fûmes sur un ravin encaissé entre les rochers, nous prîmes la résolution de nous asseoir.

Bientôt nous appercûmes une caravanne, qui entrait dans le défilé et passait à une cinquantaine de

pieds au-dessous des rochers, où nous étions. Plus cette troupe se rapprochait de nous, et plus elle excitait notre surprise. La marche était ouverte par quatre Américains. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leur tête était couverte de chapeaux de paille garnis de hautes plumes, et ils étaient armés de longs fusils. Ensuite venait un troupeau de vigognes dont chacune était montée par un singe. Puis venait une troupe de nègres bien montés et bien armés. Ensuite venait venaient [*sic*] deux Seigneurs, montés sur de beaux andalous, et enveloppés de leurs manteaux de velours bleu, sur lesquels étaient brodés des Croix de Calatrava. Ensuite venait un palanquin chinois porté par huit insulaires des Molaques. On voyait dans le palanquin une jeune Dame richement vêtue, et un jeune homme, caracolait d'un air galant près de ses portières.

Puis venait une jeune personne couchée, et même évanouie dans une litière, et un prêtre monté sur une mule, jettait de l'[e]au bénite sur la jeune personne et paraissait l'exorciser. Puis venait une longue file d'hommes de toutes les nuances, depuis le noir d'ebene jusqu'au brun olive ; car il n'y en avait pas de plus blanc.

Tant que la troupe defilait, nous ne pensâmes point à demander quels gens ce pouvait être ? Mais lorsque le dernier fut passé, Rebecca dit : “ En vérité, nous aurions bien du demander qui c'est ”

Comme Rebecca faisait cette réflexion, j'aperçus un homme de la troupe qui était resté en arriere. Je me hasardai à descendre à travers les rochers et je courus apres le traineur. Celui-ci se mit à genoux et me dit, d'un air tres effrayé : “ Seigneur Voleur, votre grace voudra bien avoir pitié d'un Gentil homme qui est né au milieu des mines d'or et qui n'a pas un sol. ”

Je lui répondis que je n'étais pas un voleur, et que je voulais seulement savoir les noms des illustres Seigneurs que j'avais vu passer.

“ Si ce n'est que cela (dit l'américain en se relevant) je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher avancé, d'où nous découvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre Seigneurie voit ces hommes singulierement vêtus, qui ouvrent [cahier] 10 la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quitto, chargés du soin de ces belles vigognes, que mon maitre compte offrir à Sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes.

Les Nègres sont tous esclaves, ou plutôt ils ont été les esclaves de mon maitre ; car la terre d'Espagne ne souffre pas plus l'esclavage que l'hérésie, et du moment où ils ont touché cette terre sacrée, les noirs sont libres comme vous et moi.

Ce vieux Seigneur, que vous voyez¹⁰¹ à droite est le Comte de Penna Velez, propre neveu du fameux Vice-roi de ce nom et grand de première classe

Cet autre vieux Seigneur est Don¹⁰² Alonzo marquis de Torres Rovellas, fils d'un marquis de Torrès et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas Ces deux Seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime, qui va devenir encore plus étroite, par le mariage du jeune Penna Velez avec la fille unique de Torrès Rovellas. Vous voyez d'ici ce couple charmant Le jeune epoux monté sur ce superbe piafeur, et la promise dans ce palanquin, qui est un présent que le Roi de Borneo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna Velez.

Enfin la jeune fille portée dans cette litiere et qu'un prêtre exorcise, m'est aussi inconnue qu'à vous. Hier matin un mouvement de curiosité me fit aller à une potence, qui n'était pas loin du grand chemin. J'y ai trouvé cette jeune personne couchée entre deux pendus. J'ai appelé tout le monde pour leur montrer cette singularité. Le Comte mon Seigneur, voyant que cette jeune personne vivait encore, la fit transporter dans le lieu, où nous avions passé la nuit. Il a même décidé qu'on y passerait tout le jour, afin que la malade put être soignée. Et véritablement elle le mérite ; car c'est une beauté parfaite. Aujourd'huy l'on s'e[s]t hasardé à la placer dans cette litiere ; mais elle y tombe de syncope en syncope.

Ce Gentil homme qui suit la litiere est Don Alvar Massa Gordo, premier cuisinier, ou plutôt maitre d'hotel du Comte.

¹⁰¹ que vous voyez *surch.* : est Don Alon

¹⁰² est Don *surch.* : que vou

Près de lui vous voyez Lemado le pâtissier, Lecho le confiseur...

— Ah ! Monsieur lui dis-je c'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin (ajouta-t-il) celui qui ferme la marche, et qui a l'honneur de vous entretenir, est Don Gonzalve de Hierro Sangré, Gentil homme Péruvien, issu des Pizarres et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien, et je rejoignis ma société, à qui je fis part de ce que j'avais appris. Nous retournâmes tous au camp, et nous dîmes au chef Bohémien, que nous avions vu son petit Lonzeto, et la fille de cette jeune Elvire, dont il avait pris la place auprès du Viceroi. — Le Bohémien nous répondit que depuis longtemps leur projet était de quitter l'Amérique, qu'ils avaient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils étaient partis la semaine dernière et qu'ils avaient passé deux nuits sur les bords de Guadalquivir¹⁰³ assez près de la potence des frères Zoto, où ils avaient trouvé une jeune fille couchée entre les deux pendus. Ensuite il ajouta : “ J'ai lieu de croire que cette jeune personne n'appartient en rien aux Gomelez et je ne la connais pas du tout.

— Eh quoi (m'écriai-je avec surprise) cette jeune fille, n'est point un instrument des Gomelez et cependant elle se trouve sous le gibet. Les obsessions seraient-elles véritables ?

— Peut-être dit le Bohémien.

— Il faudrait (dit Rebeca) arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé (reprit le Bohémien) et cette nuit je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. ”

FIN DU QUATRIEME DÉCAMERON

¹⁰³ *Surch. aut.* : Guadalkivir